



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

**Les infiniment-petits de la littérature, ou huitains,
sixains, quatrains et distiques**

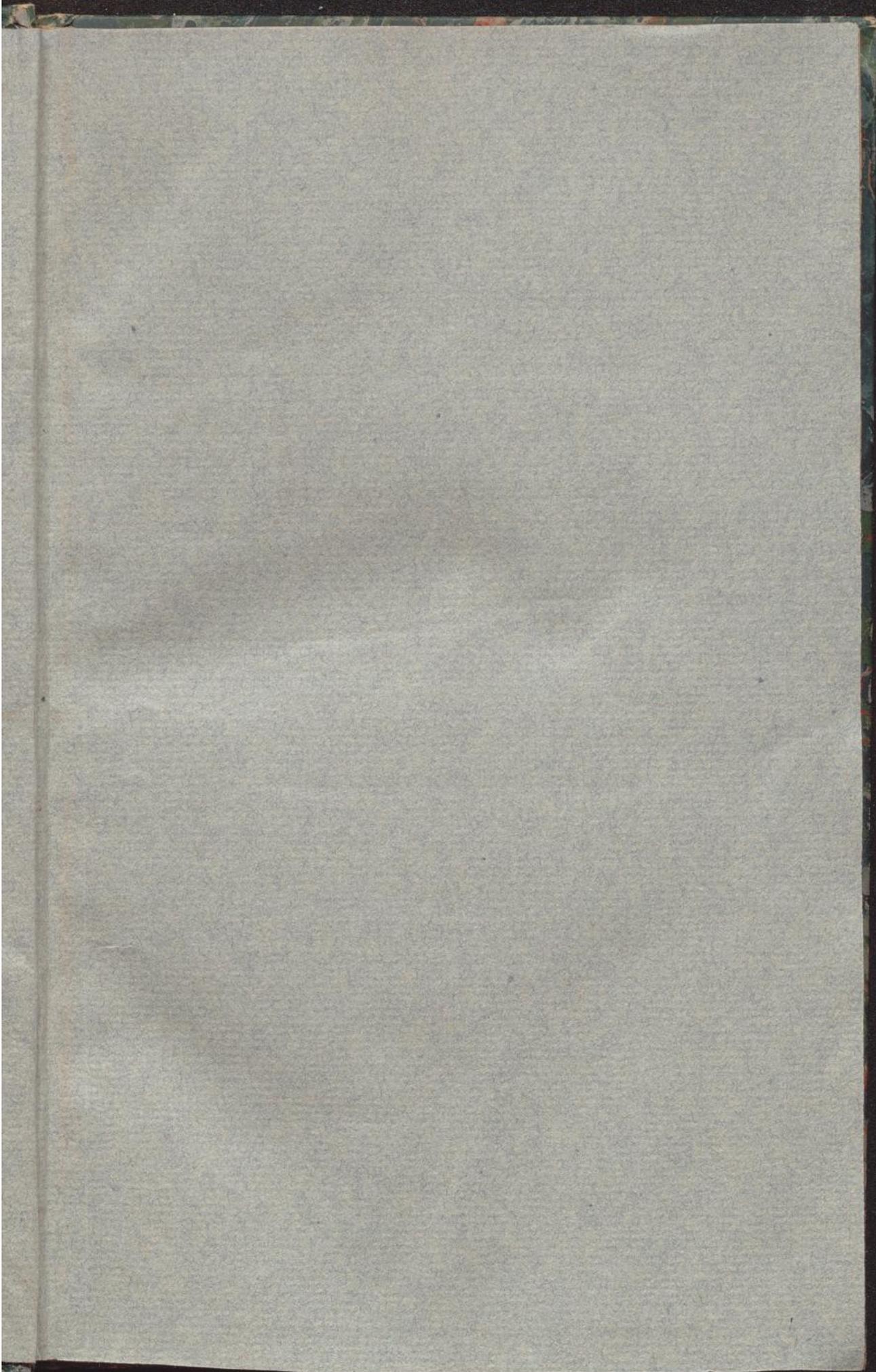
Malherbe, Dieudonné

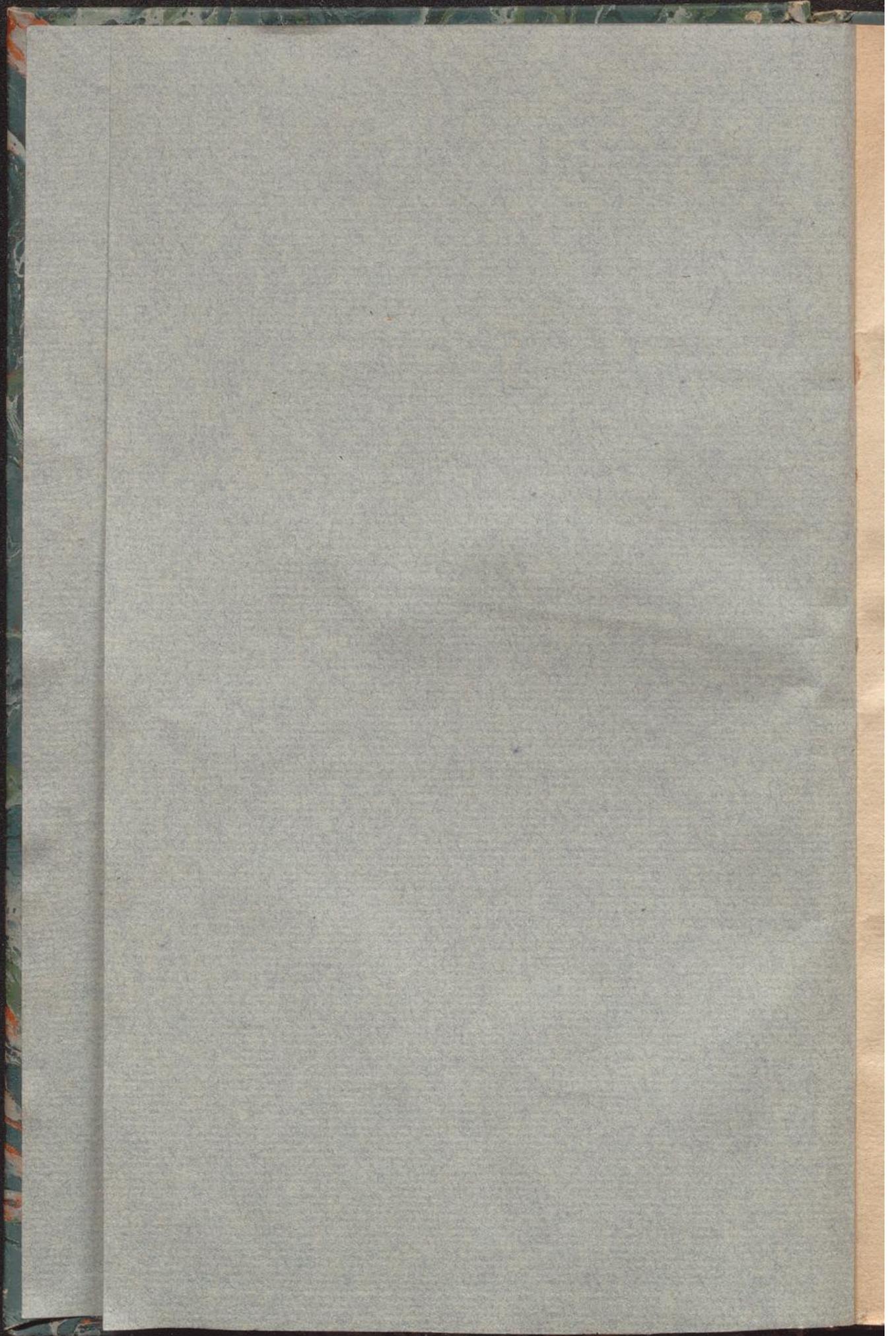
Liège, An XI

[urn:nbn:de:hbz:466:1-63596](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-63596)

TRBE
S
ENT-
ITS







500

LES
INFINIMENT-PETITS
DE LA
LITTÉRATURE,

OU
HUITAINS, SIXAINS,
QUATRAINS ET DISTIQUES,

Avec un grand nombre de NOTES historiques
et critiques, sur les Hommes-de-Lettres les
plus marquans de la France, précédés et
suivis d'autres BLUETTES en prose et en vers.

Par l'Infiniment-Petit Auteur des DÉLICIES
DE CHAUFONTAINE. [HALMORSE. D]

*Paulo, tuum inscribis nugarum nomine librum :
In toto libro nil melius titulo.*

JOACHIM DU BELLAY:

TRADUCTION.

*Recueil de riens, cher Paul, de ton livre est le titre ;
Tu n'as rien dis de mieux dans son meilleur chapitre.*

Prix, 1 franc, 50 centimes, broché.

A L I E G E,
Chez C. C. CHEFNEUX, Libraire, Place-Verte.

A N X I. — 1803.

de Bellay 819

UNIVERSITÄT
PADERBORN
BIBLIOTHEK
PADERBORN
QUANTITÄT
ET
C.

Standort: P 06
Signatur: FBFM 1451
Akz.-Nr.:
Id.-Nr.: W2664622 ✓



789/34321

À L'IMMORTEL DELILLE.

MONSIEUR,

SI quelque Lecteur, trop difficile peut-être, jette ces feuilles légères au vent pour se venger de l'ennui qu'elles lui auront causé; si dans le même instant, quelque bourasque sortie des outres de l'impitoyable Eole, pouvait les emporter jusqu'à vos pieds; si votre nom, que je viens d'y tracer en grandes lettres, pouvait s'offrir à vos regards et vous engager à les ramasser; si en les déroulant, votre attention pouvait se fixer sur la page où j'ai essayé de tracer votre portrait; si ce portrait, pour lequel la magnifique queue du paon m'a servi de palette et de pinceau, pouvait vous paraître ressemblant; si enfin, toutes ces possibilités venaient à se réaliser, et si toutes ces riantes chimères, devenues des réalités, parvenaient à ma connoissance par

un mot écrit de votre main ; je vous jure ,
ô MON APOLLON , que le mépris bien ou
mal fondé de mes lecteurs disparaîtrait aussi-
tôt aux yeux de ma pensée , pour ne leur lais-
ser voir que le plus éclatant et le plus glo-
rieux de tous les succès.

Sans paraître à mes yeux coupable d'un vrai crime ,
Je n'oserais être assez vain
Pour vous demander un quatrain ,
Ou même la moitié , je veux dire une rime .
O Chantre incomparable ! ô Poète divin !!
O Prince de la double cime !!!
Que ne puis-je obtenir , écrits de votre main ,
Ces trois seuls mots : *je vous estime.*

Il n'y a donc que l'ivresse de la plus vive
admiration que vous m'inspirez , à si juste
titre , qui puisse faire paraître excusable la
liberté que je me suis donnée en mettant
votre grand nom à la tête de mon petit li-
vre , et qui puisse me fournir un titre à l'hon-
neur d'être avec un respect incommensurable
et indicible

Le plus humble de vos serviteurs
et le plus enthousiasmé de vos
admirateurs ,

DIVUDONNÉ MALHERBE , *Citoyen de Liège.*

PRÉFACIONCULE.

Si je commets une faute en publiant ces nouveaux Essais, je me persuade que la livrée de l'inprétention, sous laquelle je les fais paraître, m'en obtiendra aisément le pardon au tribunal de l'indulgence.

Cette petite Brochure est le vrai pendant de mon HOMMAGE A LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION, qui a eu le bonheur de plaire aux Liégeois éclairés. On y trouvera une nouvelle et beaucoup plus longue galerie de portraits, dont les modèles sont presque tous Citoyens de la République des Lettres et de la République française. Si l'on peut dire que ces portraits ont été tracés pendant l'absence des grâces, j'espère qu'on voudra bien convenir qu'ils l'ont été du moins en présence de la vérité, et que c'est sa main qui a conduit la mienne.

J'aurais pu grossir cette Brochure par un Éloge historique de NOTGER, Évêque et Prince de Liège, qui a obtenu l'*accessit* à notre SOCIÉTÉ D'ÉMULATION, et qui est imprimé depuis 18 ans, par deux autres Discours inédits, qui ont concouru pour le prix d'Eloquence de la même Académie, laquelle les a honorés d'une mention honorable, et par un Drame en deux actes et en prose, qui fut accepté dans le tems par nos comédiens, et qui ne put être représenté à cause que la troupe était trop près de son départ; mais les fautes d'écolier que j'y connais, et le souvenir de les avoir écrits au sortir de la rhétorique et avant l'âge de 20 ans, les ont rendus si méprisables à mes yeux, que je n'ai pas le courage de les retoucher, et que je n'en parle que pour les désavouer.

Il est clair que le titre que je donne à mon livre est le dernier chaînon de la chaîne des diminutifs, et qu'il convient par consé-

quent le mieux du monde à des Poésies fugitives, dont la plupart sont des Quatrains et des Distiques. Puisque la sublime Géométrie a ses infiniment-petits, pourquoi la Littérature n'aurait-elle pas aussi les siens? Cependant, si cette application du langage des Mathématiques à celui des Belles-Lettres a le malheur de déplaire aux petits-mâtres et aux petites-mâîtresses, et à tous ceux pour qui le mot de *Géométrie* est un affreux épouvantail, que ces Messieurs et ces Dames daignent me faire la grace de substituer dans leur pensée, à ce titre scientifique, l'un des suivans, qui ont un air plus mignon : *BAGATELLES POÉTIQUES*, ou *COLIFICHETS LITTÉRAIRES*, ou *ARIETTES DE MIDAS*, ou *LE ROSSIGNOL D'ARCADIE*, ou *LES HOCHETS DU PARNASSE*, ou *LES PAVOTS DE MORPHÉE*, ou enfin *LE PETIT NÉCESSAIRE DU SOMMEIL*. Ils seront peut-être embarrassés du choix, mais ils ne pourront du moins imputer leur embarras qu'au désir

infiniment vif que j'ai de mériter leur suffrage , et à mon infiniment grande complaisance.

Graces au titre de mon livre , je n'ai point à craindre qu'on me reproche d'avoir donné moins que je n'ai promis. O l'heureux Titre ! qui me permet de faire l'Auteur sans m'imposer le plus léger tribut de peines et sans m'obliger à la moindre dépense d'esprit , et qui me commande même de terminer déjà cette courte Préface.

ELEGIA nona libri tertii Sidronii Hosschii,
ad Mathiam-Casimirum Sarbievium, è
Societate Jesu, poetam lyricum.

*ROMANÆ fidicen citharæ, qui sidera tangis
Vertice, et ignavam despicias ales humum:
Pace tuâ, quamvis nec certius alta Cleanthis,
Nec samii fuerint ora locuta senis:
Semita dircæi non est tamen invia cygni:
Ivit, et hanc pennis repperit alter olor.
Nec minus est auræ, quâ se levat æmulus ales,
Nec spatio nubes infertiore secat.
Nec male ceratis ad sidera nititur alis,
Æquoreis nomen triste daturus aquis.
Æthereas animas testor, zephyrosque notosque,
Et quæcumque tuos detulit aura modos;
Si tua, Sarbievi, sperasset carmina Flaccus,
Et factum fieri posse putasset opus:
Forsitan æquari vatem non posse negasset,
Quem vigor in cælum, plurimaque aura levat.
Felix, credibili major quem concitat ardor!
Judicium superas vatis et orbis idem.
Non abit in pejus semper vitiosior atas;
Nec quamvis semel est ferrea, semper erit.
Nomine nostra suo est melior, dicique meretur
Aurea, carminibus nobilitata tuis.
Hæc ego vos, Musæ, vestroque in monte virentes
Jam pridem lauros edidicisse reor.
Hæc ubi cantantur, nec saxa, nec æquora surda,
Nec sunt indomitæ, turba timenda, feræ.
Vos eritis testes Getico sub sidere cautes,
Quique Lycaonio, Ponte, sub axe jaces.*

*La neuvième ÉLÉGIE du troisième livre des
poésies de Sidronius Hosschius, adressée à
M. C. Sarbieuski, Jésuite, poète lyrique.*

Ô SUBLIME joueur de la lyre romaine !
Toi qui planes si haut que tu nous vois à peine !
Quoi qu'en ait dit Horace égalant en bon sens
Cléante et Pythagore à la fin de leurs ans,
Je crois qu'on peut trouver le sentier de Pindare,
Qu'un autre cygne y court et jamais ne s'égare,
Que cet heureux émule, que cet osé rival
Sait voler aussi haut et s'en rendre l'égal,
Sans que ce fier oiseau puisse craindre une chute,
Et d'Icare sur-tout la honteuse culbute.
J'en atteste les vents de l'empire des airs
Qui résonnent souvent du doux bruit de tes vers.
O cher Sarbieuski ! si l'immortel Horace
Eût cru voir dans les siens leur noblesse et leur grace,
Peut-être il n'eût point dit qu'il ne faut pas tâcher
D'égalier le Thébain, même d'en approcher ;
Quelle gloire pour toi d'annuler la sentence
Du lyrique romain que l'univers encense !
Rien n'est stable ici bas ; l'on peut voir succéder
Le doux âge d'argent au dur âge de fer :
Que dis-je, en savourant les fruits de ton génie,
Sous l'heureux âge d'or je crois passer ma vie.
O Muses ! je suis sûr que vous savez par cœur
Les admirables vers de ce sublime auteur,
Qu'à ce doux bruit les eaux, les rocs ont des oreilles,
Et que l'ours s'apprivoise au son de ces merveilles ;
Je vous prends à témoins, ô fleuves ! ô rochers !
Fréquentés autrefois par les Gètes guerriers.

At neque solus habes auritas, Sarmata, rupes,
 Mirantes-ve ienes, Vistula, solus, aquas.
 Et Rhodope, et Scopulis veniunt plaudentibus Alpes,
 Nullaque non montes gens videt ire suos.
 Hec Rhodanumque, Padumque tenent, hæc carmina Rhenum,
 Oblitos notas, ut prius, ire vias.
 Hæsit sæpe Tagus, fulvâque reclinis in urnâ
 Dixit: Eunt auro purius illa meo.
 Sæpe aliquis nullâ vates hæc legit in umbrâ,
 Et circum viridis protinus umbra stetit.
 Cui licet, hæc gelidâ nemorum securus in umbrâ,
 Belga sed, heu! lituos inter et arma canit.
 Sic tantum in patriis cantasset montibus Orpheus,
 Cum silvis itidem Saxa secuta forent.
 Nec minus Aonias lapis ascendisset in arces
 Evectus numeris, magne Poeta, tuis...
 Nec minus his captus, qui vexit Ariona, Delphin
 Æquoreis ludens exsiliisset aquis.
 Me certe tua Musa sui dulcedine cantus
 Abripit, et memorem non sinit esse mei.
 Sæpe fui, ceu Vaticinans, aliena locutus,
 Et fuit abrepti carmen in ore tuum.
 Sæpe locuturus diuturna silentia feci,
 Aut rupit medios lingua retenta sonos.
 Mens abit, et subito tacitum mirantur amici;
 Me rapiunt numeri, cygne canore, tui.
 Sive jubes in Threicium capere arma tyrannum,
 Pæne minax digitis sumitur hasta meis.
 Sive super nubes sublimis et æthera tendis,
 Ipse levi videor nube repente vehi.
 Sive per Ausonios spatiaris lauriger hortos,
 Me Zephyri et Floræ regna subire puto.
 Seu mærente canis testudine flebile carmen,
 Palleo, nec fletu lumina nostra carent.

Mais le Sarmate seul ne voit point ces spectacles :
 Combien d'autres que lui contemplant ces miracles !
 Les Alpes , le Rhodope et tous les monts fameux
 Par leurs tressaillemens font voir qu'ils sont heureux ;
 Le Rhin , le Pô , le Rhône en montant sur leur onde
 Suspèdent à l'envi leur course vagabonde ;
 Sur son urne appuyé le Tage a dit ces mots :
 Oui ces vers sont plus purs que mon or et mes flots ;
 Tel poète les lut dans un champ privé d'ombre
 Qui se vit tout-à-coup dans un bocage sombre.
 Heureux qui peut en paix les lire au fond des bois !
 Le Belge hélas ! les chante en tremblant sous ses toits.
 Orphée en les chantant sans y joindre sa lyre
 Sur toute la nature eût eu le même empire ;
 Amphion n'eût pas moins sans le secours des mains
 Et sans rien dépenser, bâti les murs thébains ,
 Et l'heureux Arion n'aurait pas moins su plaire
 Au dauphin qui des flots le porta sur la terre.
 La Muse qui t'inspire , ô chantre polonois !
 M'enchanté par les airs qu'elle prête à ta voix :
 L'enchantement est tel que je tombe en démence ,
 Et fais voir des devins la folle extravagance.
 Tantôt je veux parler et ne puis dire un mot ,
 Ou bien si je le puis je bégaie aussi-tôt ,
 Et tantôt mes amis admirent mon extase
 Où me plonge ta voix par sa force et sa grace.
 Te plaît-il d'ordonner d'attaquer le *Croissant* ?
 Mon bras du javelot se saisit à l'instant.
 Traverses-tu des airs les sublimes espaces ?
 Avec toi je m'élève et plane sur tes traces.
 Te voit-on dessiner quelque riant jardin ?
 Dans l'empire de Flore on croit être soudain.
 T'entend-on soupirer , exprimer des alarmes ?
 Tous les yeux sont autant de fontaines de larmes.

*Seu tristes hilari solaris pectine curas,
Defluit ex animo cura dolorque meo.
Sive pios castæ suspiras mentis amores,
Urimur : ardentes sunt tua verba faces.
Denique me formas subito convertit in omnes
Qualiscumque operis pagina lecta tui.
Hoc est et volucres cantu fluuiosque morari :
Hoc est aereâ ducere Saxa viâ.
Hoc est fulmineas auferre leonibus iras :
Hoc agnis rabidos conciliare lupos.
Pegasides diuæ, vestro date debita vati,
Quæ possint clarium sarta decore deum.
Quid precor? Exiles lauro redimite poetas :
Vos mihi, si merui, nectite sarta, deæ.
Nam tua, sarbievi, cum silvæ plectra sequantur,
Ad crines properat laurea sponte tuos.*

Mais par des sons joyeux combats-tu les soucis?
Mon cœur ne connaît plus les chagrins, les ennuis.
Peins-tu du saint amour les flammes innocentes?
Tous tes vers, tous tes mots sont des torches ardentes.
En un mot chaque page en tes divins écrits
Tourne dans tous les sens nos cœurs et nos esprits.
C'est bien là comme Orphée arrêter les rivières,
C'est là comme Amphion faire marcher les pierres;
Voilà ce qui s'appelle adoucir les lions,
Et faire vivre en paix les loups et les moutons.
O Muses! couronnez dans un beau jour de fête
Et le dieu de Délos et votre cher Poète.
Ah! plutôt consolez tous les pauvres rimeurs,
Et si je le mérite offrez-moi quelques fleurs,
Car des bois par ses chants s'il sait courber le faite,
D'eux-mêmes les lauriers doivent ceindre sa tête.

De beatâ VIRGINE Montis-acuti.

Auctore Deslions, è Societate Jesu.

ASPER ubi collis qui non tamen asper amanti est,
 Incipe tu gratos ferre Brabante pedes.
 Omnia prodigiis mirabere plena : sacelli
 Sive videbis opus, sive videbis opes.
Æmula sideribus moles stellata refulget,
 Nuper ubi tantum quercus et herba fuit.
Hæc tua laus, nec prima tua est, alberte; *Mariam*
 Tu gentilitiâ religione colis.
Marmora tu muris, tu das altaribus aurum :
 Tu das virgineis regia serta comis.
Ditâ quid gemmis auroque rigentia dicam
 Sceptra? Quid artificii pallia texta manu?
Hæc ubi sollicito percurreris omnia visu :
 Altera quæ spectes dona, viator, habes.
Invidiosa leges priscis miracula sæclis
 Quæ dabit historiis picta tabella suis.
Aspice non uno pendentes ordine ceras :
 Muneris accepti pignora certa ferunt.
Aspice præcipiti fugientes, agmine morbos :
 Aspice devictæ plurima signa necis.
Ergo pedes te crede viæ; neu turpe putato :
 Quod facit *Austriades*, hoc tibi turpe putes?
Hæc pedes *augustâ* cum conjuge sæpe revisit
 Limina : erant longæ tædia nulla viæ.
Mox proceres, *Alberte*, tuos idem impulit ardor!
 Gestit exemplo quilibet ire ducis.
Vidi ego virgineas manibus pendere corollas :
Vidi ego virgineâ fervere laude viam.

Sur

Sur Notre DAME de Mont-aigu.

Ô BELGE, à *Montaigu* cours invoquer Marie,
Ce mont âpre aux dévots semble une plaine unie,
Où tout paraît prodige à leurs yeux enchantés,
Où l'or, l'argent et l'art étalent leurs beautés;
Cette terre autrefois de ronces hérissée,
Offre un dôme étoilé en sa voûte azurée;
Ce temple est ton éloge, ô Prince si pieux
A l'égard de Marie ainsi que tes aïeux!
Car presque tout son or, son marbre et ses guirlandes
Du généreux Albert sont les riches offrandes,
Et pourrais-je compter les sceptres, les manteaux
Chargés d'or, de rubis, et tous ses exvotos?
Ce ne sont pourtant pas les seuls dons remarquables;
Dans plus d'un genre on voit des choses admirables:
Viens lire sur ses murs cent miracles frappans
Tels que ceux que l'Eglise a vus dans l'ancien tems;
Viens voir comme la cire avec magnificence
De la Reine du ciel atteste la puissance:
Viens ô Belge, admirer combien son bras est fort
En arrachant sa proie à l'implacable mort;
Mais viens sur-tout à pied et prétends à la gloire
Qu'acquit cet Archiduc si cher à ta mémoire:
Albert près d'Isabelle avec un vif amour
Alloient souvent à pied visiter ce séjour,
Et tous leurs courtisans imitant leur exemple
Avec humilité s'avançaient vers ce temple,
Portant des chapelets que j'ai vu de mes yeux,
Et faisant de saints chants retentir ces saints lieux.

B.

*Jam didicit vocale nemus resonare Mariam :
Jamque levi volucris gutture cantat ave.
Agnoscent zephyri cantus et lene susurrant :
Plaudit et arboreis proxima silva comis.
Regnate ô zephyri, ô silvæ florete, piasque
Accipiat cunis mollibus arbor aves.
At tu, diva, tuos facilis, precor, aspice Belgas ;
Quæque fremunt forti comprime bella manu.
Belgica quæ mediis etiam servivit in armis
Gratior accepto munere pacis erit.*

*QUATRAIN que le célèbre REGNARD
grava sur un rocher de la côte septentrio-
nale de la Laponie.*

*GALLIA nos genuit ; vidit nos Africa, Gangem
Hausimus Europamque oculis lustravimus omnem :
Casibus et variis acti terræque marique,
Sistimus hic tandem nobis ubi defuit orbis.*

EPITAPHE de VIRGILE faite par lui-même.

*MANTUA me genuit, Calabrî rapuère, tenet nunc
Parthenope : cecini pascua, rura, duces.*

Depuis, le mot MARIE un petit bois bourdonne,
Et l'oiseau qui s'y plaît, le mot *ave* fredonne;
Les zéphyr à leurs voix mêlent le plus doux bruit,
En courbant ses rameaux le bosquet applaudit.
Zéphyr soufflez toujours; des oiseaux, veid bocage!
Cachez les nids mollets dans votre épais feuillage.
Pour vous, Mère de Dieu, protégez le flamand,
Éloignez au plutôt la guerre de son champ;
Puisque dans le tumulte il vous est si fidèle,
En recouvrant la paix, quel sera donc son zèle!

JE suis né dans Paris, et j'ai vu de mes yeux
Tant par mer que par terre et l'Afrique et l'Asie;
Et de l'Européen tous les principaux lieux;
Et ce *non plus ultra* bride seul ma manie.

MANTOUE est ma patrie, et Naples tient mes os
Depuis que la mort de son sabre
Trancha mes jours dans la Calabre.
J'ai chanté les vergers, les guérêts, les héros.

De Gemellis fratre et sorore luscis.

*LUMINE Acon dextro, capta est Leonilla sinistro,
Et potis est formâ vincere uterque deos.
Blande puer, lumen quod habes concede puella,
Sic tu cæcus Amor; sic erit illa Venus.*

PAR JERÔME AMALTHÉE.

*Pro effigie Matronæ de la Suze, delineatâ et
pictâ à Domino LARGILLIERO.*

*QUÆ dea sublimi vehitur per inania curru?
An Juno, an Pallas, an Venus ipsa venit?
Si genus inspicias, Juno; si scripta Minerva;
Si spectes oculos, mater amoris erit.*

PAR le président FIEUBER.

*Sur deux Jumeaux, frère et sœur qui étaient
borgnes.*

DEUX célèbres Jumeaux nés borgnes par malheur
Egalent en beauté le dieu de la lumière;
Bel *Acon*, de ton œil fais présent à ta sœur,
L'on verra dans vous deux l'AMOUR avec sa Mère.

*Sur le Portrait de la Comtesse de la Suze,
peint par le célèbre LARGILLIERE.*

QUE vois-je dans ce char roulant sur des nuages?
Est-ce Junon qui vient, ou Pallas, ou Vénus?
C'est Junon dans son air, Minerve en ses ouvrages,
Et Vénus dans ses yeux brille encore bien plus.

Que les beaux vers latins que j'ai essayé
de traduire, mériteraient bien de l'être par
l'abbé Delille! J'en offre au public une tra-
duction en *taille-de-bois*, en attendant que
l'on nous en donne une en *taille-douce*.

ÉPIÎRE à Madame de la SABLONNE.

Au théâtre français la célèbre *Clairon*
Parut assez long-tems avec beaucoup de gloire,
Et sans cesse courant de victoire en victoire,
Dans les deux continens fit retentir son nom :
De l'Europe savante elle est encor pleurée ;
Qui connaît la Sablonne a-t-il à regretter
Cette actrice par-tout à l'envi célébrée
Et que dans tous les tems on entendra chanter ?
Méritez-vous donc moins d'être préconisée ?
Ses attraits enchanteurs et son rare talent,
Son cœur tendre et sensible et son goût excellent,
Je les retrouve en toi, j'y vois son héritière,
Tu voles sur ses pas dans la même carrière :
Comme elle tu sais l'art de régner sur les cœurs,
Comme elle tu sais plaire à tous les spectateurs.
Qui n'est pas pénétré des plus vives alarmes
En te voyant verser de véritables larmes ?
Aucun œil n'est à sec quand tu répands des pleurs,
Chacun veut partager tes maux et tes malheurs.
Que j'aime sous tes traits à contempler *Zaïre* !
Peut-on être surpris qu'*Orosmane* t'admire,
Conçoive tout à-coup l'amour le plus brûlant,
Et veuille partager avec toi son empire ?
Mais peut-on sans sentir un chagrin désolant,
Sans pleurer, sans haïr l'aveugle jalousie,
Voir *Orosmane*, en proie à cette frénésie,
T'immoler à sa rage ; ô spectacle accablant !

A l'aspect du poignard enfoncé dans ton sein,
 Tous mes sens sont émus, je pâlis, je frissonne,
 Je mêle mes soupirs aux pleurs que je te donne,
 Et ressens tous les maux de ton cruel destin.
 Ce n'est là qu'un fleuron de ta riche couronne :
 Au grand art d'exercer la sensibilité,
 Tu joins l'art non moins grand d'exciter la gaiété,
 Et de plaire à *Thalie* autant qu'à *Melpomène* :
 Sous tes traits *Roxelane* enchante sur la scène ;
 De ce joli minois que tu peins finement
 L'esprit, l'écourderie et l'aimable enjouement !
 Que ton air est français ! qu'il te sied de séduire,
 De fixer les amours d'un volage Sultran,
 De renverser les loix de l'Empire ottoman,
 Et de soumettre tout à ton piquant sourire !
 Au ton majestueux unir le ton léger,
 Ce don si peu commun ne t'est point étranger.
 Toujours pleine d'appas, soit princesse ou bergère,
 Toujours on t'applaudit aux loges, au partère.
 Tant de titres brillans dont chacun suffiroit
 Pour te donner le droit de prétendre à la gloire,
 Et pour te faire inscrire au temple de mémoire,
 Ne font pourtant encor qu'ébaucher ton portrait :
 Ornement de ton sexe par ton cœur probe et teadre,
 On ne saurait te voir, on ne saurait t'entendre
 Sans être aussi frappé de la grande candeur
 Qui paraît dans ton air, qui pénètre ton cœur,
 Qu'on a sujet de l'être à l'aspect de tes charmes
 Auxquels les cytheris doivent rendre les armes.
 Tout paraît au-dessous de ta rare beauté
 Si ce n'est de tes mœurs la grande pureté ;
 La vertu te remplit, tes lèvres la respirent,
 Ton front, tes yeux, ta bouche et ton accent l'inspirent.

ÉPITRE à M. GAUCHER, Graveur,
des Académies de Londres, Rouen,
Caen, etc.

J'ENVIE avec ardeur tes talens que j'admire :
Tout enchante les yeux, tout vit et tout respire
Dans les portraits parlans qu'enfante ton crayon,
Et sur-tout ton burin qui promet à ton nom
Une place notable au temple de mémoire ;
Tu peux pourtant encore ajouter à ta gloire :
Hâte-toi de venir contempler le séjour
Où *Natalis*, *Lairesse* ont vu tous deux le jour ;
Accours dans ma patrie et vole à son spectacle :
Là, de charmes, d'appas, un prodige, un miracle,
Là, le plus bel objet qu'on puisse imaginer
Fixera tes regards, leur fera discerner
Tout ce que l'on nous dit de la *Vénus d'Apelle*,
Que ce peintre fameux ne put rendre si belle
Qu'en empruntant des traits de toutes les beautés
Que la Grèce étalait à ses yeux enchantés.

Qu'il est beau de la voir paraître sur la scène,
Sous l'air majestueux qui plaît à *Melpomène*,
Ou sous l'air fin, léger, ou même larmoyant
Que *Thalie* en ce jour chérit également !
Combien elle attendrit sous le nom de *Zaïre*
Sous celui d'*Hypermnestre* ou celui de *Zelmire* !
Qu'en jouant *Athalie* elle met dans son jeu
De fierté, de grandeur, d'énergie et de feu !
Avec quelle douceur, quel ton de bienveillance
Elle exprime, elle peint la rare bienfaisance

De la tendre *Milville* (a) envers les malheureux
Et les soins prévenans de ce cœur généreux !
Qu'elle est gaie, enjouée en faisant la sultanne
Qui portait au serrail le nom de *Roxelane*,
Et qui sut captiver le cœur de *Soliman*
Jusqu'à changer les loix de l'Empire ottoman !

Sur la scène lyrique elle est pourtant encore
Une actrice qui plaît, qu'on chérit, qu'on adore.
Du chanfre des bosquets les magiques accens
Sont moins purs, sont moins doux, moins flûtés, moins
touchans

Que les sons que produit sa voix enchanteresse
En modulant les airs pleins de délicatesse
Qu'inventa Dalairac ou le fameux Grétri
Dont la gloire sur Liège a si fort rejailli.
Qu'on aime à la revoir travestie en jeune homme
Dans l'opéra charmant qu'il faut que je te nomme :
Dans *Raoul* (b) si couru, sous l'habit de *Craön*,
Diane croirait voir son cher *Endimion*.

Après avoir chanté ses talens pour la scène
Consacrée à *Thalie* ainsi qu'à *Melpomène*,
Puis-je ne pas aussi célébrer des vertus
Que peut-être au théâtre on ne reverra plus ?
Autant en elle on voit d'attraits, d'intelligence,
Autant on est charmé de sa grande décence :
Si c'est une merveille en talens, en beauté,
C'en est une en candeur ainsi qu'en probité.

(a) Dans *l'Habitant de la Guadeloupe*, de Mercier.

(b) *Raoul, Sire de Cresqui*, par M. Monvel.

Oui, née à *Salenci*, lui devant la lumière,
On n'eût pu s'empêcher de la nommer *Rosière*.
Viens, te dis-je, et sois sûr qu'aucune expression
Ne pourra qu'affaiblir ton admiration.
Tout en elle séduit, tout ravit, tout étonne,
Tout, jusqu'à son doux nom, celui de *la Sablonne*.

Comme la charmante Lettre dont cet Artiste distingué a daigné m'honorer, paie un juste tribut d'éloges à M^{me}. de la Sablonne, d'un côté la justice me commande de la publier, mais d'un autre côté la modestie m'ordonne de déclarer qu'elle est beaucoup trop flatteuse pour moi.

*LETTRE de Monsieur GAUCHER, à l'Auteur
de cette brochure.*

Paris, 20 Octobre 1791.

MONSIEUR,

A MON retour de la campagne, j'ai trouvé la lettre obligeante que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser avec les vers charmans qu'elle renferme. Lorsque des amis ont bien voulu m'envoyer des vers, ou les faire insérer dans des journaux, je ne les ai jamais considérés que comme l'expression ingénieuse de l'amitié, qui toujours est indulgente; mais lorsqu'une muse élégante et facile m'adresse des vers aussi flatteurs, j'éprouve un double regret, celui de ne

pouvoir témoigner dignement toute ma reconnaissance, et de ne point mériter les éloges qu'elle donne à mes faibles talens. Permettez-moi donc, Monsieur, de réserver tous mes applaudissemens pour le portrait enchanteur de Madame de la Sablonne; je ne doute pas que la ressemblance ne soit aussi parfaite que l'art avec lequel il est tracé; ce tableau fait également l'éloge du peintre et du modèle. Si la beauté eut toujours des droits à nos hommages, quel doit être son empire, lorsqu'aux qualités éminentes du cœur et de l'esprit, elle réunit le charme irrésistible des talens supérieurs, lorsque sur la scène elle embellit encore par les grâces et l'énergie d'une expression touchante les productions du génie? Sans un intervalle de 80 lieues, je ne serais pas un des moindres admirateurs de Madame de la Sablonne, et j'aurais le plus vif empressement à consacrer mes crayons et mon burin à reproduire les traits séduisans d'une femme célèbre, également digne de passer à la postérité, et de faire l'admiration de ses contemporains.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus distinguée, et les sentimens de la reconnaissance dus à toutes vos honnêtetés.

MONSIEUR,

*Votre très-humble et très-
obéissant serviteur,*

GAUCHER.

Pour le Portrait de M^{me}. LA SABLONNE.

SON portrait fut-il fait par *Vandeik* ou *Mignard*,
On verrait de ses yeux une faible peinture ;
Car peut-on comparer les prodiges de l'art
Au chef-d'œuvre de la nature ?

A Madame MALHERBE, célèbre actrice.

VOUS êtes peu jolie à force d'être belle,
Et vous séduisez moins que vous ne ravissez ;
On ne saurait vous voir et vous entendre assez,
Et votre heureux mari ne peut être infidèle.

A la même.

JE porte votre nom et je m'en glorifie ;
Puisqu'un très-grand Poète autrefois l'a porté,
Et puisqu'il est celui d'une grande beauté,
Et vérité, Madame, il est digne d'envie.

A Monsieur MALHERBE.

TU sais changer tes traits de cinquante manières,
Fort vite ou lentement parler sur tous les tons,
Et joignant l'art du geste à ces deux rares dons,
Rendre avec vérité les divers caractères.

Le comédien *Malherbe* est de tous les acteurs que j'ai vus tant sur le théâtre de Bruxelles que sur le théâtre de Liège, celui

qui m'a fait le plus de plaisir, comme sa Comédie inédite et intitulée : *Les Solitaires anglais*, ou *Le Triomphe des Femmes*, qu'il joua pour la première fois sous nos yeux dans le mois de Février de l'an 1789, est peut-être la mieux écrite, la mieux dialoguée et la plus intéressante qui ait été faite en France depuis cette époque. Jamais le caractère des Anglais n'a été peint avec plus de vérité; jamais la cause du beau sexe n'a été plaidée avec plus d'éloquence qu'elle ne l'était dans cette Pièce vraiment admirable. Le *conglobata* d'applaudissemens qu'il recueillit dans les deux représentations qu'il en donna à Liège peu de jours avant de nous quitter, et la meule de *bravos* qu'il obtenait chaque fois qu'il jouait *l'Impatient*, le *Babillard*, le *Chevalier Bayard*, *Tarare*, etc. prouvent la beauté et l'étendue du talent de cet artiste dramatique qui, selon un bruit vague, a péri à Marseille par la hache révolutionnaire sous le règne de *Robespierre*.

*A Mademoiselle C** le jour de sa Fête.*

BOUQUET.

POUR oser vous offrir des fleurs,
Il me faudrait cueillir les roses
Que je vois fraîchement écloses
Parmi vos attraits enchanteurs.

Agréez donc pour votre Fête
Quelques vers qu'un pauvre rimeur
N'a voulu forger dans sa tête
Qu'avec les flammes de son cœur.

ENIGME.

MON nom dérive de Pouzzole :
Je crains d'avoir beaucoup trop dit
Pour un savant tel que *Barthole* ,
Et trop peu pour un bel esprit.

Autre.

DEVINE cher lecteur qui sait tout-à-la-fois
Affirmer et nier ou monter et descendre :
Vite donc, si souvent tu l'entends et le vois,
Le mot est sous ton doigt, hâte-toi de le prendre.

Ceux qui ne voudront pas se donner la
peine de deviner le mot de ces deux énigmes,
le trouveront à la fin de ces variétés.

*EPIGRAMME sur l'anarchie qui régnait en
France avant le gouvernement consulaire.*

DEVINE d'où je viens après ^{ma} ~~une~~ longue absence
Naguères me disait quelqu'un de mes amis. —
Est-ce du NOUVEAU MONDE? — Oui vraiment,
mais poursuis. —
Donc du PEROU. — Nenni, bien moindre est la
distance. —
Ergo c'est du BRÉSIL ou des ÉTATS-UNIS,
Je suis du moins au bout de toute ma science. —
C'est de chez les HURONS de la NOUVELLE FRANCE,
Stupide bête à foin m'auras-tu bien compris?

Dans cette longue série de jours navrans
qui ont précédé l'établissement du CONSULAT,
dans cet âge de fer où tout conspirait à pé-
trifier la rate et à ossifier la cervelle de tous
les gens de bien, je tâchais de conserver la
mollesse des miennes en les électrisant quel-
quefois par un bon mot; et c'est comme
officier de santé des esprits chagrins que je
m'avisai un jour de placarder la plaisanterie
suivante à l'occasion de la jactance insolente
de l'orgueilleux DIRECTOIRE :

SUR le marché de Liège un citoyen Gascon
Nommant tout haut la France Océan de lumières,
Qui le sait mieux que nous, lui dit un Eburon,
C'est nous qui versons l'huile en tous ses réverbères.

Autre Epigramme.

VIVE la poésie
Pour peindre l'âge d'or!
Et pour faire un trésor
Vive l'économie!
Mais pour ouvrir l'enfer,
Ou changer l'or en fer,
Vive, non la magie,
Mais la démagogie.

Sur le CÉLIBAT.

DE nos jours la philosophie
A livré le plus chaud combat
A ce qu'on nomme célibat;
Voici sa courte apologie :
Moins il est d'hommes sur la terre,
Moins ils sont méchants, imparfaits,
Moins l'on sent les maux de la guerre,
Moins l'on est privé de la paix.

EPITAPHE de ROBESPIERRE.

CI gît le cœur de pierre
Du fameux ROBESPIERRE.

EPITAPHE de JOSEPH LEBON.

CI gît JOSEPH LEBON
Plus méchant que le diable,
Et plus impitoyable
Que le cruel Néron.

Je donnerais volontiers ces deux épitaphes
pour

pour la suivante que fit un grenadier en voyant enterrer le dernier duc d'Orléans :

Ci gît *Philippe* le Jean-foutre :
Crachez dessus, et passez outre.

Sans doute que ce grenadier s'était trouvé à la bataille navale d'*Ouessant* l'an 1778, et qu'aussi-tôt que le combat fut commencé, il avait vu le duc d'Orléans descendre précipitamment au fond de cale, où il demeura caché pendant toute l'action.

Sur les HÔPITAUX français.

UN hôpital français est une boucherie
C'est un cimetière dit-on ;
Mais quelle horrible calomnie !!
Puisqu'on sait y guérir toute indigestion.

Plaisanterie à part, la nature qui est le seul médecin des animaux, leur prescrit dans toutes ses ordonnances la diète et l'eau. Elle punit les gros *Peterman* de Louvain et tous les grands mangeurs du Brabant et de la Flandre par la stupidité et une vieillesse précoce, et récompense le petit appétit du mince et transparent *Parisien* par la gaiété, par un esprit scintillant et par une tardive et longue vieillesse qui est inaccessible à l'ennui et au ramage. *Jeûnez, rincez votre estomac avec quelques*

tasses de thé , et tenez-vous tranquilles au coin du feu , devraient dire les médecins à la plupart de leurs malades , au-lieu d'appeller la pharmacie à leur secours ; entourez-vous de vos souvenirs les plus agréables , prenez de tems en tems par les oreilles une pilule de Bois-Robert , substituez la boîte à l'esprit à la tabatière , devraient-ils leur dire , quand ils sont convalescens. Aussi en faisant entendre que les distributions sont plus parcimonieuses dans les hôpitaux français que dans ceux des autres pays , je ne me suis permis de donner l'habit de la satire au plus bel éloge qu'on puisse faire des médecins français , que parce que je sais que ces messieurs sont tout aussi amis de la gaité que de la diète , et que les Français entendent raillerie comme ils entendent la raillerie.

*EPITAPHE du petit chien de ma sœur qui
a été enterré dans son jardin.*

DANS ce triste réduit de ce riant parterre
L'œil chercherait envain ou des fruits ou des fleurs,
Que pourrait en effet produire un coin de terre
Que je n'arrose plus qu'en y versant des pleurs ?

Ci gît un petit chien adorant sa maîtresse,
Mille fois plus aimable et plus beau que l'Amour,
Qui m'aimait tendrement, lequel à notre tour
Nous aimâmes tous deux presque jusqu'à l'ivresse.

O fidèle Milord ! je n'eus point d'autre muse
Que la douce gaîté que tu sus m'inspirer ;
Depuis ta mort hélas ! il n'est rien qui m'amuse,
Et je n'ai du plaisir qu'à te préconiser.

Quelle bêtise à mes yeux, pour ne pas
dire, quelle preuve d'un cœur dur que l'opi-
nion du grand *Descartes* sur l'ame des bêtes !
Leurs cris de joie et leurs cris de douleur n'é-
taient donc pour lui que du bruit. Comment
une erreur aussi contraire à l'humanité a-t-elle
pu compter tant de partisans ? Et que puis-je
dire pour excuser l'éloquent *Buffon*, qui n'a

vu dans les animaux que des horloges sensibles, si ce n'est qu'il les observait de toute la hauteur de son génie, et par conséquent de beaucoup trop loin. Ce n'est en effet qu'en examinant les animaux de très-près, qu'en vivant avec eux en ami et non pas en maître, et qu'en les étudiant avec un esprit exempt de préjugés et idolâtre de la vérité, qu'on peut soulever un coin du voile qui cache le principe mystérieux de leurs opérations; et ce n'est que par ces moyens que l'on peut se convaincre qu'il y a autre chose en eux que de la matière. Je n'oserais assurer que mon petit chien savait faire des syllogismes, mais je suis tenté de croire qu'il savait faire des enthymèmes : il avait appris beaucoup plutôt ma langue, que je n'avais appris la sienne, et l'on ne me croirait pas, si je citais les traits les plus frappans de son intelligence; ils sont d'autant plus admirables qu'il ne les devait qu'à lui-même, et que je l'aimais trop pour l'avoir jamais voulu contraindre à apprendre aucun de ces rôles qu'on a coutume de faire jouer aux chiens qui montrent le plus de sagacité.

Son attachement à sa maîtresse surpassait de beaucoup les sentimens les plus forts d'amour

et d'amitié que l'on voit parmi les hommes, et il était tel qu'il ne voulait ni boire ni manger pendant son absence, et qu'il se serait laissé mourir de faim, s'il avait dû vivre trois jours sans la revoir. La voyait-il faire toilette le lundi et le vendredi pour aller voir une de ses amies, sachant qu'il était toujours de la partie, il ne faisait que tourner autour d'elle en gambadant, que monter et descendre avec elle, que s'en éloigner en courant pour revenir près d'elle en courant beaucoup plus vite encore, que m'agacer pour que je partageasse sa jouissance, que caracoller, que jeter des jappemens d'alégresse, et s'élançait vers la porte au coup de sonnette de la femme qui devait le porter dans ses bras. Mais la voyait-il s'habiller les autres jours soit pour aller à l'église, soit pour aller faire quelque commission, il passait alors de sa gaité naturelle au plus sombre chagrin, la regardait tristement, observait tous ses pas, la suivait à pas lents avec la queue pendante, ne la perdait pas un seul instant de vue jusqu'à ce qu'elle eût disparu à ses regards, et attendait son retour avec la plus touchante douleur. Son absence était-elle plus longue qu'à l'ordinaire, il montait jusqu'à ma chambre, et au lieu de gratter la porte comme il avait cou-

tume de faire dans toute autre occasion pour que je la lui ouvrisse, il se couchait au-devant, ne m'avertissait de sa visite qu'en poussant des cris rauques et lamentables, ne se levait et ne venait dans mes bras qu'en me regardant avec des yeux défaits et couverts de grosses larmes.

Les longs hurlemens qu'il poussait quand il était seul et abandonné à lui-même, formaient la lugubre interjection ou ! prolongée pendant plusieurs mesures d'un *adagio*, et sous l'accent déchirant d'un cœur sensible brisé par la désolation la plus caractérisée, ce que le mot latin *ululare* que les anciens prononçaient *ouloulare*, exprime beaucoup mieux que le mot français *hurler* qui en vient.

A chaque coup de sonnette qu'il entendait, l'espoir de revoir sa maîtresse le faisait voler comme un trait à la porte avec la physionomie de l'impatience et de l'inquiétude; mais la reconnoissait-il par l'odorat, il s'abandonnait aussi-tôt aux transports de la joie la plus vive. Il faisait mille sauts et poussait les mille exclamations de l'enchantement : la porte ouverte, il s'élançait sur ses genoux et sur ses mains, criait, aboyait, jappait, la devançait,

la talonnait, courait chercher sa croûte de pain qu'il préférait à la mie pour la lui présenter, et pour la manger sur son giron, interrompait cinquante fois son repas pour lécher son visage et ses mains, et finissait enfin par s'y endormir de fatigue et de lassitude.

Sa voix douce, claire et assez flexible pour parcourir deux octaves, lui permettait de peindre chacune de ses passions, chacun de ses sentimens par un accent différent, et même de nuancer différemment le positif et le superlatif. Il parlait une langue très-riche et très-expressive, avait une mémoire plus heureuse que la mienne, comprenait ma pantomime aussi bien que mes paroles, et lisait mieux dans mes yeux que je ne pourrais le faire dans ceux de mes semblables. J'étais en quelque façon plus souvent son écolier que son précepteur.

A l'égard de sa beauté, plus on l'examinait, plus on le trouvait joli. Outre que son petit corps était parfaitement taillé et présentait au toucher un poil court et soyeux, le dessus de sa tête, de son corps et de sa queue offrait aux yeux un noir bleuâtre du plus beau lustre :

cette belle couleur était relevée par le beau blanc de son cou, de sa gorge et de sa poitrine qui étaient couverts de poils un peu plus longs que les autres parties de son corps, par la ligne blanche qui descendait du haut de sa tête jusques sur son nez et s'élargissait au-dessus du nez, de manière à couvrir tout son museau, par le fauve de ses joues, par deux petites taches de feu qu'il avait au-dessus de chaque œil, par deux yeux de soubrette où rayonnaient sa vivacité, sa sagacité et son savoir-faire, par l'aigrette blanche qui terminait sa queue, par la belle mouche au milieu de la tache blanche qui couvrait sa hanche droite, enfin par le blanc de son ventre et par celui de ses pattes qui était semé de petites tâches de couleur fauve. Que son portrait dessiné et enluminé par un *Martinet* justifierait bien celui que ma plume vient d'en faire. Je n'ai jamais vu de chien marcher et courir avec plus de grâces que lui. Telle était sa beauté que cinq jours après sa mort il était encore à baiser, et telle était son amabilité que nos tendres et mutuelles caresses, nos jeux, nos conversations remplissent les pages de ma mémoire que je relis et relirai toujours avec le plus de complaisance, et que les douze années que j'ai vécues avec lui sont les seules de ma vie passée,

oui les seules, que je voudrais pouvoir repasser de la même manière. Ce phénix des quadrupèdes, si digne des regrets de sa maîtresse et des miens, étant mort le 22 Février de l'an 1800, appartient tout entier au dix-huitième siècle qui semble avoir emporté avec lui nos plus belles races de petits chiens. Car, grâce au plus puissant, au plus capricieux, au plus fou de tous les despotes, à qui nos petits-mâîtres et nos petites-maîtresses servent de marche-pied, qui voulait naguères que les dames lui fissent la cour avec une grande perruque, et que les damerets la lui fissent avec des *souliers-poignards*, qui maîtrise tous les âges, tous les états et toutes les professions, mais qui ne me maîtrisera jamais, grâce à la mode, dis-je, qui étend aujourd'hui sa domination jusques sur les chiens, l'on ne voit plus dans les bras des dames et dans les rues que de laids petits mâ-tins connus, je ne sais pas trop pourquoi, sous le nom de *mopses*, et qui, ne pouvant avoir d'autre souche que la race sanguinaire des dogues d'Angleterre, devraient plutôt s'appeller *doguets*, ou *doguineaux*. Jamais race de petits chiens ne fut ni plus stupide ni plus infidèle, au reste je ne dis pas cela pour que l'on corrige une folie par une méchanceté, et l'anti-bon sens par l'inhumanité, c'est-à-dire, pour qu'on

les jette dans la Meuse avec une pierre au cou; mais je dis cela pour que ceux qui n'en ont pas, n'en vetillent jamais avoir, et pour que ceux qui en ont, se disent : quand la mort arrivera à mon chien, je n'en veux plus avoir de cette espèce, et pour que la génération actuelle devienne ainsi absolument la dernière.

GALERIE DE PORTRAITS,

OU

HUITAINS, SIXAINS,

QUATRAINS ET DISTIQUES,

Avec un grand nombre de NOTES historiques
et critiques, sur les Hommes de Lettres les
plus marquans de la France.

Sur VOITURE.

DE l'empire des beaux esprits
Le trône appartient à *Voiture*,
Dont le moins joli des écrits
Est une belle miniature
Où chaque trait semble être mis
Moins par l'art que par la nature.

EPITAPHE de SCARRON.

CI gît un véritable sage
Qui sut captiver le chagrin,
Et sut changer le mal en bien
En usant du seul badinage.

Autre.

CI gît le plus rusé de tous les médecins
Qui pour chasser la maladie
N'employa pas d'autres moyens
Que le sel des bons mots et la bouffonnerie.

Au ton dédaigneux avec lequel plusieurs
hommes de lettres ont déclamé contre le genre
burlesque, je me contenterai d'opposer cet oracle
de *Voltaire* :

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Et le compliment burlesque si ingénieux de la
fameuse Reine de Suède qu'elle fit à *Scarron*

dans la visite qu'elle daigna lui rendre lors de son passage par Paris : *Je vous permets, Monsieur Scarron, d'être mon amoureux ; la Reine de France vous a fait son malade, et moi je vous crée mon Roland.*

*Sur ****.*

SI pour me divertir je demande le nom
D'un bel esprit plus fin que le fin *Fontenelle*,
Creusant tout, scrutant tout, jusqu'à la bagatelle,
Qui ne devinera que c'est *Saint-Évremond* ?

Sur BOUHOURS, Jésuite.

ESPRIT solide et sage autant que bel esprit,
De même que *Boileau*, *Bouhours* pense et s'exprime ;
Le purisme est égal dans ce qu'ils ont écrit,
Et les rendrait égaux sans le mètre et la rime.

Sur HUET, Evêque d'Avranche.

QUI l'égala jamais en érudition ?
 Qui joignit à tant de science
 Tant de verve et tant d'éloquence ?
Et qui mérite plus notre admiration ?

Les rigoristes dans le cœur, dont le nombre est assez petit, et le nombre un peu plus grand de ceux qui ne le sont que dans la bouche et dans le visage, ne manqueraient pas sans doute de condamner cette brochure aux flammes si

elle devait être jugée à leur redoutable tribunal. Louer des comédiens, des protestans et des déistes, quel scandale ! Mais je serais peut-être moins embarrassé de justifier mon livre qu'ils ne le seraient de justifier leur *auto-da-fé*, car je pourrais leur dire que je n'ai loué nulle part que des qualités louables telles que la beauté qui est louée dans l'écriture-sainte, le talent de la déclamation et le talent d'écrire, que voudraient bien avoir tous les rigoristes pour régner sur les esprits et sur les cœurs, et que j'ai blâmé en plus d'un endroit les vices du cœur et de l'esprit ; je pourrais leur observer qu'il n'y a rien de mauvais dans la comédie que l'abus que l'on en fait, et que le grand *Bossuet*, qui a tant déclamé contre elle, a pourtant déclaré qu'il ne balancerait pas à lui accorder son approbation, si toutes les pièces de théâtre ne donnaient pas plus de prise à la censure que la tragédie de *Pénélope*, de l'abbé *Genet* ; je pourrais ajouter que les jésuites ne se faisaient aucun scrupule d'exercer la jeunesse dans ce bel art ; je pourrais enfin leur remontrer humblement et respectueusement qu'aucun rigoriste n'a jamais fait et ne fera jamais un aussi bon ouvrage en faveur de l'évangile que la *Démonstration évangélique* de M. *Huet*, et que ce savant et éloquent Prélat a conseillé à tout le monde la lecture des bons romans, et ne s'est fait aucun

scrupule de préconiser *Molière*, non-seulement comme auteur comique, mais même comme comédien, ce que je puis leur prouver avec évidence par les quatre beaux vers latins suivants, que j'ai essayé de traduire en quatre vers français :

In obitum J. B. POQUELINI MOLERII comicorum
et comædorum suæ ætatis facile principis.

PLAUDEBAT, Moleri, tibi plenis aula theatris,
Nunc eadem mærens post tua fata gemit.
Si risum nobis movisses parcius olim,
Parcius heu! lacrymis tingeret ora dolor.

TRADUCTION.

Qui n'aimait, ô *Molière*! à t'applaudir sans cesse
Et n'est inconsolable à cause de ta mort?
Si tu nous eus fait rire auparavant moins fort,
On verrait sur nos yeux moins de pleurs de tristesse.

Sur *ROLLIN*.

Il fut non-seulement un éloquent auteur,
Ses vertus, ses talens, sa méthode et son zèle,
L'ont encore rendu le plus parfait modèle
Dans l'art de cultiver et l'esprit et le cœur.

Sur *JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU*.

Jean-Baptiste Rousseau
Naquit sur les bords de la Seine,
Quoique ce *Pindare* nouveau
Semble avoir pris naissance au bord de l'*Hypocrène*.

Sur MASSILLON, Evêque de Clermont.

MASSILLON à l'esprit parle bien moins qu'au cœur
Et convainc bien moins qu'il ne touche;
Tout ce qui sortait de sa bouche
En le faisant pleurer corrigeait le pécheur.

D'après un bruit qui a couru et qui court encore dans la république des lettres, que *Voltaire* avait toujours sur sa table l'*Athalie* de *Racine* et le *petit Carême* de *Massillon*, tous les liseurs, qui ne jugent que d'après les autres, ont acheté ce *petit Carême* et pâment encore d'admiration en le lisant. Mais le gros *Monseigneur Mauri*, qui n'était l'an 1776 que le mince abbé *Mauri*, et qui convoitait un fauteuil dans l'académie française, craignait alors de déplaire au vieux baron de *Fernei*, se contenta de dire dans le volume qu'il publia cette année, qu'il préférerait les grands sermons de *Massillon* à son *petit Carême*. Pour moi, qui ne convoite rien, qui ne crains rien dans le monde, et qui connais avec certitude l'arrière-pensée inédite de son Eminence, je m'y joins de cœur et d'esprit, et je soutiens avec Elle que le *petit Carême* est non-seulement ce que *Massillon* a fait de plus médiocre et de moins digne de lui, mais même que je n'ai pu comme Elle en achever la lecture qu'après avoir bâillé dix-huit cent fois.

Sur

Sur DESTOUCHES.

DESTOUCHES qui fait rire et n'est jamais grossier
Sait conduire une intrigue et peindre un caractère,
Et dans la comédie il serait le premier
Sans le si gai *Regnard* et l'unique *Molière*.

Le silence auquel je me suis condamné sur
Molière, sur *la Fontaine*, sur *Boileau*, sur *Ra-*
cine, sur *Fénelon* et sur les autres génies ex-
traordinaires du siècle de Louis XIV, ne pa-
raîtra sans doute rien moins qu'étonnant; car
outre que ces grands hommes ont été peints
par une foule de grands maîtres, ils sont en-
tourés de trop de gloire pour que ma faible vue
puisse en soutenir le vif éclat, et ils m'inspi-
rent un respect trop grand, une vénération
trop profonde, pour que je puisse leur offrir
autre chose qu'une admiration extatique et né-
cessairement muette.

Sur Madame de LA RIVIERE.

SA beauté, son esprit et son excellent cœur
Pouvaient se disputer en elle la victoire;
Tel fut aussi le sort de cette femme auteur,
Qu'on croit lire un roman en lisant son histoire.

On lit dans une de ses lettres que l'homme
au prétendu masque de fer avait un masque de

D

velours noir avec une fermeture d'acier, et qu'elle tenait cette particularité de la propre bouche de l'officier qui l'avait conduit à la Bastille.

Sur la Marquise de LAMBERT.

EN la lisant, on lirait *Fontenelle*
Qui n'écrit pas plus délicatement,
Si chaque idée et chaque mot chez elle
Ne respirait le tendre sentiment.

Sur le Père BOUGEANT, Jésuite.

BOUGEANT comme *Gresset* aimait le badinage
Et s'immortalisa par un amusement (a)
Qui respire par-tout la gaité, l'enjouement,
Et qui comme *Vervet* dériderait un sage.

(a) Son Amusement philosophique sur le langage des bêtes.

*Sur Mademoiselle de LAUNAY, depuis
Madame de STAL.*

LAUNAY fut pour son sexe un autre *Fontenelle* :
Galant, ingénieux, mais insensible auteur,
Elle faisait valoir la moindre bagatelle ;
Son esprit remplissait et sa tête et son cœur.

Sur FONTENELLE.

SAVANT et bel esprit, profond et lumineux,
Des sciences, des arts, éloquent secrétaire,
Et philosophe aimable il ne put qu'être heureux,
Et le fut si long-tems qu'il mourut centenaire.

Sur *LAMOTTE*.

ON doit aimer *Lamotte* en aimant *Fontenelle* :
Tous deux très-beaux esprits, vrais académiciens,
Tous deux penseurs profonds, aimant peu les anciens,
Étaient aussi liés d'une amitié fidelle.

Sur le Père *ANDRÉ*, Jésuite.

PEUT-ON refuser son suffrage
A son bel *Essai sur le Beau* ;
Ainsi qu'au plus petit cadeau
De cet auteur aimable et sage ?
Et ne point dire : quel dommage !
Qu'il soit allé vieux au tombeau,
Sans avoir puisé davantage
Dans son riche et fécond cerveau.

Sur *Madame de TENCIN*.

LA sensible *Tencin* à l'instar d'*Héloïse*
Sentit avec douleur et sut peindre l'amour.
La belle *Adélaïde* et *Comminge* à son tour
Dans leur amour brûlant font voir presque un supplice.

Sur l'Abbé *GIRARD*.

PARMI les bienfaiteurs de la langue française
On comptera toujours l'illustre abbé *Girard*.
Ses synonymes sont un chef-d'œuvre de l'art
Où son esprit fit voir la plus fine justesse.

Sur le même.

VANHUYSUM ne sut pas en plus fines couleurs
Tracer les diverses nuances
De ses vivantes fleurs,
Que *Girard* ne peignit les moindres différences
Que tant de mots entre eux n'offrent qu'aux connaisseurs.

Il serait à souhaiter que le célèbre *Didot* nous donnât bientôt une édition non-seulement très-belle, mais aussi très-correcte des synonymes français de l'abbé *Girard*. Cet ouvrage d'esprit mérite assurément cet honneur sous le rapport de chef-d'œuvre, et il le mérite d'autant plus qu'il n'y en a aucun dans toute la littérature française où les moindres fautes typographiques soient d'une plus grande conséquence, et qu'il n'y en a cependant aucun qui ait été plus maltraité par les imprimeurs. Il serait aussi bien digne de ce fameux typographe de faire sortir un jour de ses presses les remarques de *Vaugelas* sur la langue française avec les observations de l'académie française et les notes de *Thomas Corneille*, les remarques de *Ménage*, celles du père *Bouhours*, les doutes du même sur cette langue, et l'excellente grammaire française de l'abbé *Régnier Desmarais*, car tous ces livres qui commencent à devenir rares, sont des monumens précieux de l'origine, des progrès et de la perfection

de la reine des langues modernes, et l'on se tromperait bien lourdement si l'on croyait que nos nouveaux grammairiens dispensent de lire leurs prédécesseurs : si cette note n'était déjà trop longue, il me serait aisé de prouver avec évidence que le citoyen *Didot* ne saurait rendre un plus grand service à la grande nation qu'en formant et en exécutant une pareille entreprise

Sur l'Abbé DESFONTAINES.

PEU d'auteurs ont écrit avec plus d'élégance,
Peu de littérateurs ont été plus savans,
Et *Delille* lui seul, ce *Mâron* de la France,
Du *Mâron* des Romains a mieux rendu le sens.

Sur le Chancelier D'AGUESSEAU.

TOUT est vrai, tout est beau,
Tout est profond, tout est sublime,
Mais tout sent trop la lime
Dans les œuvres de *d'Aguesseau*.

Sur COCHIN.

QUI sut défendre mieux la veuve et l'orphelin ?
Qui conta mieux un fait ? Qui mit plus d'éloquence
Dans le triste jargon de la jurisprudence ?
Qui plaida jamais mieux que l'immortel *Cochin* ?

Sur MONTESQUIEU.

L'ESPRIT de *Montesquieu* ressemblait à *Pandore*
Pour la délicatesse et l'amabilité,
Et son ESPRIT DES LOIX ressemble mieux encore
A la boîte qu'à l'homme offrit cette beauté.

Sur LA CHAUSSÉE.

LE premier il mêla les pleurs avec les ris
Et rendit larmoyant le masque de *Thalie*,
Mais ce genre à la mode est un triste amphibie
Pour les cœurs trop joyeux et les trop gais esprits.

Sur l'Abbé de VOISENON.

L'ÉLÉGANCE du style et sur-tout la gaité
Firent de *Voisenon* un écrivain aimable,
Et dans le même tems un conteur agréable
Dérivant tous les fronts dans la société.

Sur DUMARSAIS.

IL traita la grammaire en métaphysicien,
Trouva pour ce bel art une utile méthode
Dont la pratique aisée est encore à la mode,
Vécut en incrédule et mourut en chrétien.

Sur CRÉBILLON, Poète tragique.

SELON le jugement de la saine critique
Il a poussé trop loin la crainte et la terreur:
Dans *Corneille* est le grand, dans *Crébillon* l'horreur,
Dans *Racine* et *Voltaire* est le vrai beau tragique.

Sur PIRON.

IL fut homme d'esprit, de talent, de génie,
Ainsi que le fléau des sots ;
La preuve que j'en donne est sa *Métromanie* ,
Et le Recueil de ses bons mots.

Sur MAUPERTUIS.

PAR les œuvres de *Maupertuis*
On prouve évidemment qu'on peut toute sa vie
Cultiver la géométrie
Et se faire compter parmi les beaux esprits.

Sur MARIVAUX.

Tous ses portraits du cœur humain
Ont été peints d'après nature,
Mais on ne peut les voir de loin,
Car ils sont tous en miniature.

Sur DUCLOS.

Duclos étudiant en tous lieux et sans cesse
Tous les ressorts du cœur humain,
Et ceux de la Langue française ,
Joignit au fin penseur l'élegant écrivain.

Sur le Père NEUVILLE.

LA chaire évangélique exerça sous *Neuville*
L'empire qu'elle avait sur les plus mauvais cœurs
Sous ses deux renommés et grands prédicateurs ,
Et régna sous tous trois sur la cour et la ville.

Sur *DUBELLOI*.

CE versificateur sans goût, sans élégance,
Connaissait le théâtre et charma les Français
En mettant sous leurs yeux LE SIÈGE DE CALAIS,
L'un des traits les plus beaux de l'histoire de France,

Sur *SAINT-FOIX*.

SUR l'histoire de France et sur-tout sur Paris,
Et dans la comédie
Où règne la féerie
Les *ESSAIS* de *Saint-Foix* charment tous les esprits,

Sur l'Abbé *PLUCHE*.

PAR le *Pline* français peintre et poète en prose
Cet aimable érudit fut bientôt surpassé;
Mais quel mérite en *Pluche* il faut que l'on suppose!
Quand on voit que *Buffon* ne l'a point éclipsé.

Sur *DIDEROT*.

QUI voudrait marcher sur sa route?
Il creuse tant dans son esprit,
Qu'en tout ce que sa plume écrit,
Le plus souvent on ne voit goutte.

La fatigue que la lecture de sa lettre sur
les sourds et les muets a causée à mon esprit
pourrait bien m'avoir fait juger cet auteur avec

trop de sévérité. Au reste je m'empresse d'ajouter que son drame du Père de famille et que les observations neuves dont il l'a accompagné, sont d'un homme de génie, et me paraissent mériter une carte d'entrée au salon de l'immortalité.

Sur GRESSET.

JE mets Gresset sans balancer
Non loin d'Homère et de Virgile,
Et je ne crains point de placer
Vervet près d'Enée et d'Achille;
Et je suis sûr d'avoir porté
Un jugement, une sentence
Très-bien pesés dans la balance
Du bon goût et de l'équité.

Sur LA BEAUMELLE.

DANS cet ennemi de Voltaire
On trouve un style aussi saillant
Que celui de son adversaire
Est net, clair, facile et brillant,

Sur HELVÉTIUS.

LE bon mot qu'un savant a dit
En appelant de la matière
Son fameux livre de l'Esprit
Passe tout ce qu'il a su faire.

Le remède le plus salutaire que je puisse
conseiller à ceux qui ont avalé ce sublimé

corrosif littéraire, c'est de lire la refutation victorieuse que M. de *Laharpe* en a faite.

Sur M. De BEAUMONT, Archevêque de Paris.

UN style simple et noble, une saine logique
De l'illustre *Beaumont* distinguent les écrits;
Mais son rang, ses vertus, sa vie apostolique
De sa vraie éloquence ont éclipsé le prix.

Sur M. de La CONDAMINE.

L'HEUREUX *La Condamine*
A franchi les glaciers des Andes du Perou,
Et s'est même élancé sur la double colline
Sans se rompre le cou.

Sur l'Abbé BATTEUX.

PAR ce maître blanchi dans la littérature
L'on sait que les beaux arts vont à la même fin,
A l'imitation de la belle nature,
Mais non dans un seul char et par un seul chemin.

Sur COLARDEAU.

QU'ÉTOIT-CE que la veine
Du tendre *Colardeau*?
Une claire fontaine,
Un limpide ruisseau.

Sur DORAT.

LA plume de *Dorat* est un beau papillon
Que l'on ne voit jamais que sur le sein des belles,
Et dont on ne peut voir les magnifiques ailes
Sans qu'on ne s'abandonne à l'admiration.

Sur le même.

DANS *Dorat* tout le monde admire
L'étonnante facilité
Avec laquelle il sut écrire
Et sa rare fécondité,
Soit touchant la galanterie
Où l'on ne peut le surpasser,
Soit touchant la plaisanterie
Où jamais il ne fut grossier.

Sur le même.

DORAT est gai, joli, mais sans naïveté;
Dans le conte il me plaît, dans la fable il m'assomme:
Se crut-il donc naïf en sentant sa gaîté?
Mais que le bel esprit est bien loin du bonhomme!

Sur l'Abbé D'OLIVET.

S'IL fut versé dans la grammaire,
Il ne fut rien moins qu'un pédant;
Car ce traducteur élégant
Fut très-versé dans l'art de plaire.

Sur DUHAMEL-DU-MONCEAU.

SES écrits lumineux touchant l'agriculture,
Dont le style est facile et sans prétention,
Font voir que ce grand homme exempt d'ambition,
Interrogeait souvent et fort bien la nature.

Il est peu d'hommes à qui l'agriculture doive
un plus grand nombre d'expériences et d'ob-
servations qu'à M. *Duhamel-du-Monceau*, et il
est peu d'agriculteurs qui aient moins marché
que lui dans l'ornière de la routine. Je ne puis
mieux terminer ce court éloge qu'en disant que
sa vie toute entière fut consacrée aux progrès
de l'agriculture et de la marine, à la prospérité
de la France et à l'intérêt du genre-humain.

Sur MALFILATRE.

LE jeune *Malfilâtre*,
Des muses le cher nourrisson
Eut pour père *Apollon*,
Et la fortune pour marâtre.

Sur THOMAS.

QUI ne sent dans *Thomas* la belle antiquité?
Et qu'il est peu d'auteurs d'un aussi grand mérite!
Quelle éloquence mâle et quelle probité!
Ses mœurs sont de *Caton*, ses écrits de *Tacite*.

J'aurais envoyé la belle lettre dont ce grand
homme a daigné m'honorer, à l'éditeur de

ses œuvres posthumes qui viennent de paraître, si je n'y étais trop loué; au reste, elle m'est d'autant plus chère et je la conserve d'autant plus précieusement, que me l'ayant écrite dans sa dernière maladie, et lorsqu'il voyait s'entrouvrir la tombe où il est malheureusement beaucoup trop tôt descendu, elle est vraisemblablement le dernier fruit de son éloquente plume. On y reconnaît si bien le style de l'immortel auteur de L'ÉLOGE DE MARC-AURELE et de L'ESSAI SUR LES ÉLOGES que notre *Théocrite*, à qui j'en avais fait la lecture, voulut en avoir une copie.

Si tout le monde sait que la plume de *Mirabeau* a fait beaucoup de mal au trône et à l'autel, tout le monde ignore peut-être qu'elle n'a pas été moins funeste à la république des lettres, et qu'en corrompant l'opinion publique sur le fameux fondateur de Pétersbourg, elle a contraint l'éloquent *Thomas* d'abandonner sa célèbre PÉTREÏDE. On s'est en effet trompé quand on a dit dans les journaux du tems que c'est la dureté des noms propres d'hommes russes qui avait rebuté l'auteur, comme si un pareil obstacle était insurmontable pour un homme de génie, et comme si d'ailleurs il n'avait pas dû connaître cet inconvénient avant de commencer ce Poëme épique, auquel il a travaillé pen-

dant tant d'années : on se tromperait aussi, si l'on croyait que l'auteur y a travaillé jusqu'à sa mort; mais il est très-vrai que l'an 1765, ce Poëme était très-avancé et par conséquent à-peu-près dans l'état où nous l'avons, puisque *Voltaire*, dans une lettre qu'il écrivit cette même année à *M. Thomas*, pour le remercier du don qu'il lui avait fait de son *Eloge de Descartes*, qui venait d'être couronné à l'académie française, lui témoigna en même tems le désir de voir paraître sa *PÉTREÏDE*, où il se croyait sûr de trouver une philosophie sublime. Or, le panégyriste de *Sully* a encore vécu une vingtaine d'années et a eu plus de tems qu'il ne lui en fallait pour achever et pour finir cet important ouvrage. Il n'est pas moins vrai que ce sublime Orateur, qui a mis tant de vérités courageuses dans ses écrits, et qui ne craignit jamais d'offenser les rois et leurs ministres, lorsqu'il s'agissait de dire des vérités utiles, craignait souverainement de déplaire aux pseudo-philosophes, et attachait un grand prix à leurs suffrages. Qu'on se souvienne que plusieurs années avant la révolution, tous les démagogues ne cessaient d'aboyer contre Louis XIV et contre Pierre I^{er}, et ceux qui savent que *Thomas* a sacrifié à *Vulcain* le premier de tous ses ouvrages pour appaiser la colère de *Voltaire*, contre qui il l'avait

d'abord écrit, mais de la protection duquel il eut besoin dans la suite pour être reçu à l'académie française, croiront sans peine que ce sont les déclamations virulentes de *Mirabeau* contre l'immortel créateur de l'Empire de Russie, qui ont privé la France et l'univers d'un Poëme épique qui, à en juger d'après les morceaux que nous en avons, aurait sans doute éclipsé la *HENRIADE*. Quel dommage encore que cet homme-de-lettres, aussi vertueux qu'éloquent, n'ait pas retouché son petit Poëme de *Jumonville* et ses autres poésies, comme il avait retouché les quatre volumes en prose qu'il nous a donnés dix ans avant sa mort, et qu'il n'ait plus rien publié depuis ! Lequel de ses admirateurs pourrait feuilleter ses Oeuvres posthumes sans avoir le cœur suffoqué par les plus cuisans regrets !

Sur REAUMUR.

A force d'observer, d'épier la nature,
 Il lui déroba maints secrets,
 Et par eux hâta les progrès
 D'une histoire dont la culture,
 Qui reçut du *Plin*e français
 Tant de charmes et tant d'attraits,
 Tente tous les amans de la littérature.

Sur BONNET.

SES méditations sur toute la nature
Nous embrâsent d'amour pour son auguste auteur,
Et font voir dans *Bonnet* un grand observateur,
L'esprit le plus sublime et l'ame la plus pure.

Sur CRÉBILLON, fils du célèbre Poète tragique.

LE génie enfanta ce méchant bel esprit,
Qui des trois chastes sœurs sut peindre l'élégance,
Mais qui presque toujours semble n'avoir écrit
Que pour plonger les mœurs dans l'affreuse licence.

Tanzaï et *Neadarné*, le *Sopha*, etc. prouvent assez la richesse de son imagination et la facilité de sa plume; mais ils ne prouvent que trop la corruption de ses mœurs.

Sur CONDILLAC.

DANS le dédale obscur de la Métaphysique,
Condillac le premier fit pénétrer le jour,
Et non moins clairement là-dessus il s'explique
Que l'élégant *Racine* en matière d'amour.

Sur MABLY.

MABLY de la morale et de la politique
Pour tout le monde ouvrit les plus riches trésors,
Et par sa lumineuse et profonde critique
Nous fait voir clairement leurs plus cachés ressorts.

Sur

Sur le Portrait de l'Abbé RAYNAL.

QUEL est ce vieux barbon qu'on a daigné peindre?
Quel front sombre et farouche! et quel air infernal!
Est-ce quelque assassin ou quelque incendiaire?
C'est encore bien pis, car c'est l'abbé Raynal.

Sur le Marquis de PEZAY.

SOUS le style léger, sous les coulantes phrases
De *Pezay* non moins cher aux belles qu'aux beaux arts,
L'on croit toujours le voir au service des grâces,
Et jamais à celui du redoutable Mars.

Sur IMBERT.

DE son *Jugement de Paris*,
On relit volontiers les séduisantes pages,
Et tous les beaux et bons esprits
Le jugeront toujours digne de leurs suffrages.

Sur l'Abbé BOISMONT.

DANS le genre élevé de l'Oraison funèbre
Boismont suit de fort près le grand aigle de *Meaux*:
Tous deux de l'éloquence épuisent les carreaux,
Mais l'immortel *Bossuet* est beaucoup plus célèbre.

Il est étonnant qu'aucun imprimeur de Paris
n'ait encore rassemblé ses sermons, ses pané-
gyriques, ses oraisons funèbres et ses discours

E

académiques, dont le recueil ne pourrait manquer de plaire à tous ceux qui aiment la haute éloquence.

Sur BEAUZÉE.

LE plus honorable lycée (a)
Ne put honorer de son choix
Le savant grammairien *Beauzée*
Sans s'honorer tout-à-la-fois.

(*) L'Académie française.

Sur COURT-DE-GEELIN.

NUL ne fut plus versé dans la philologie,
Nul ne montra jamais d'esprit plus inventif,
Pour découvrir des mots la généalogie,
Que l'érudit auteur du MONDE PRIMITIF.

Sur GILBERT.

NÉ poète et sachant dès l'âge de seize ans
Tirer des sons forts de sa lyre,
Gilbert eût égalé *Boileau* dans la satire
S'il n'était mort dans son printemps.

Sur JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

PUIS-JE mieux définir le grave auteur d'Emile
Qu'en disant que *Caton* paraît moins vertueux,
Qu'il ressemble à *Platon* pour l'esprit et le style
Et qu'ainsi ce déiste est vraiment dangereux.

Le seul de ses ouvrages que l'on puisse lire

sans aucun danger, est peut-être sa lettre à d'Alembert contre les spectacles, à laquelle ni d'Alembert ni Marmontel n'ont opposé que des mots; mais c'est malheureusement le seul dont les fruits salutaires ne plaisent au goût d'aucun de ceux qui aiment à mordre aux fruits dangereux de ses autres ouvrages.

Sur D'ALEMBERT.

Quoique grand géomètre il connut le bon goût
Et sut même acquérir le style académique :
Il semblait être propre à réussir dans tout,
Hors dans la poésie et dans l'art poétique.

Sur le Comte de BUFFON.

De son style et de sa figure
L'élégance et la majesté
A ce poëte en prose assure
Une double immortalité,
Que de son vivant a goûté
Ce confident de la nature.

Quoique M. de *Buffon* ait poussé le luxe de la prose à un très-haut degré, quoiqu'en sortant de sa plume, elle brille souvent de toutes les couleurs du prisme et de l'arc-en-ciel, et quoiqu'elle soit toujours harmonieuse même lorsqu'elle rase la plus humble simplicité; Madame *Necker*, avec qui il était lié

d'une forte amitié, nous apprend dans ses *Mémoires* qu'il aimait si peu les vers, qu'il ne connaissait pas une seule règle de la versification, et que dans un quatrain qu'il s'avisait une fois de lui présenter le jour de sa fête, il y avait une faute contre la rime et une faute contre la mesure. Au reste, on peut dire que le style de son *Histoire-Naturelle* non moins enchanteur que celui des *Aventures de Télémaque*, fait la nuance entre la prose et la poésie, et qu'il est doué non-seulement d'une grande force attractive en attirant à lui tous les lecteurs des deux sexes, mais même d'une grande force impulsive en les entraînant presque tous vers l'étude de la nature. Grâce au plus grand prosateur du dix-huitième siècle, l'utilité de cette étude est généralement sentie, et grâce au Gouvernement le plus philo-muse de l'Europe, il y a aujourd'hui dans le sein de chaque département une école et un cabinet d'histoire naturelle; mais cet établissement, auquel on ne saurait trop applaudir, laisse à désirer deux ou trois additions importantes, et sur-tout celle d'un jardin botanique, dont l'intéressant et précieux petit mémoire que M. l'abbé *Ramoux* a lu dans la première assemblée du conseil d'agriculture, commerce et arts de Liège, fait si bien voir la nécessité et l'indispensabilité. Comme ce discours est inédit,

et que l'auteur a daigné m'en envoyer une copie, je saisis l'occasion de lui en témoigner ma vive reconnoissance en lui donnant toute la publicité qui est en mon pouvoir. Je me hâte donc de l'offrir non à l'indulgence, mais à la justice de mes lecteurs.

*OBSERVATIONS lues dans la première
Assemblée du Conseil d'Agriculture, Com-
merce et Arts.*

Liège, 6 Prairial, an X.

CITOYENS PRÉSIDENT ET COLLÈGUES,

Sous le rapport de la section où je m'honore d'être inscrit, je consignerai ici le désir de voir former dans Liège un jardin public de plantes, lequel, d'après un système convenu, offrirait, autant que possible, les espèces indigènes ou exotiques les moins communes, mais le plus fréquemment employées dans la médecine humaine et vétérinaire, ainsi que dans la teinture et autres manipulations des arts. L'utilité, disons mieux, la nécessité d'un pareil établissement est trop démontrée pour que j'étende là-dessus mes réflexions.

Sans toucher à d'autres égards, que d'erreurs, que d'abus, que de méprises dans les pharmacies, faute de notions botaniques, indispensables pour l'exercice d'un état où l'ineptie compromet

si dangereusement la santé et la vie des personnes forcées d'y recourir !

D'ailleurs , les moyens que la médecine tire des végétaux , sont bien plus que ceux des deux autres règnes , soumis à des nomenclatures , tellement diverses ou équivoques , qu'à moins d'une exacte démonstration sur les objets mêmes , on ne peut guère être assuré de la fidèle exécution des apprêts indiqués dans les dispensaires ou casuellement prescrits dans les recettes.

Serait-ce s'éloigner du but de ce conseil , que de réunir nos sollicitations aux vœux de nos concitoyens , à l'effet d'obtenir un moyen essentiel d'instruction qui se trouve dans toutes les grandes villes , et qui manque à la nôtre ? Cette privation réclame d'autant plus l'intérêt de notre zèle , que nous sommes éloignés des lieux qui pourraient y suppléer pour les habitans de ce département.

Vu le bien qui en résulterait sous plusieurs considérations , la dépense à faire pour cet objet doit être comptée pour peu de chose : elle serait même bientôt refournie par le nombre d'amateurs studieux , que le cours de ces attrayantes démonstrations y amenerait , ou , du moins empêcherait de se transporter à d'autres écoles pourvues en ce genre.

Dans le sein de cette capitale , à proximité favorable de la Meuse , il existe plusieurs enclos

spacieux, frais, aérés, qui conviendraient à cet usage, et qui, jusqu'à présent, n'en ont pas encore de déterminé.

Quant aux leçons relatives, nous avons l'avantage de posséder, parmi nos collègues, un homme (a) assurément bien fait pour inspirer la confiance et pour s'en acquitter avec honneur.

Comme l'arrangement de ces sortes de jardins exige une disposition particulière du terrain pour les couches, les serres et les ados, il serait expédient que les préparatifs fussent achevés pour le courant de Vendémiaire; tems vers lequel on peut avec sûreté entreprendre les semis et les plantations.

Conséquemment aux vues que je me suis permis d'énoncer, je demande, sous l'avis de l'Assemblée, qu'il soit fait une Adresse au citoyen PRÉFET de l'Ourte, avec instante réquisition d'en appuyer les motifs. L'adhésion présumée du Conseil-général, actuellement en séance, ne pourrait qu'en hâter le succès.

JOSEPH RAMOUX,
de la Section d'Agriculture.

(a) Le citoyen Pichou, Professeur d'Histoire-Naturelle à l'École centrale.

Sur *GUENEAU DE MONTBELIARD*.

DIGNE coopérateur de l'illustre *Buffon*,
Montbeliard sur décrire avec tant d'éloquence
 Le chantre ailé des bois et l'oiseau de Junon,
 Qu'on crut lire d'abord le *Pline* de la France.

Autant l'amour de la vérité a excité le savant abbé *de Feller* à relever les nombreuses erreurs qui se trouvent dans l'*Histoire-Naturelle* de *M. de Buffon*, autant la justice me pique des deux pour me faire signaler celle où le premier est tombé au préjudice du second. Comment ce judicieux critique, après avoir fait une si longue étude de l'ouvrage du *Pline français*, a-t-il pu dire dans son *Dictionnaire historique*, en parlant de *Gueneau de Montbeliard*, que l'*Histoire des oiseaux* appartient à lui seul? car des neuf volumes in-4to. qui roulent sur l'*Ornithologie*, non-seulement le premier, le septième, le huitième et le neuvième sont entièrement de *Buffon*, mais même dans chacun des cinq autres il y a une moitié, ou pour le moins un tiers, qui lui appartient encore, comme on peut facilement s'en convaincre en jetant un coup-d'œil sur l'avertissement du septième volume et sur la table des articles de chaque volume. Si j'ajoute à cela que les morceaux les plus difficiles et les plus impor-

tans , savoir les discours préliminaires sur les oiseaux en général , sur les oiseaux de proie , sur les oiseaux de nuit , sur les oiseaux d'eau , etc. sont du maître , il s'ensuit , ce me semble , qu'on serait assez généreux à l'égard du disciple en lui donnant un quart de ce bel ouvrage. Il est étonnant , et c'est vraiment dommage , que *Buffon* lui ait laissé faire l'histoire du Paon et celle du Rossignol. Ces deux articles sont pourtant assez bien faits , mais si *Buffon* les avait traités , on ne pourrait sans doute rien voir de plus parfait. Il est très-vrai de dire que la manière d'écrire de *Montbeliard* ressemble fort à celle de *Buffon* , pourvu qu'on ajoute que c'est seulement quand le style du premier rase la terre ou tout au plus la cime des arbres , mais non quand il plane comme l'aigle au-dessus des nuages.

Il y a bien d'autres erreurs dans le *Dictionnaire historique* de l'abbé de *Feller* , mais il y a aussi une forêt de vérités utiles , et c'est sans contredit le meilleur que nous ayons. Il n'est pas possible à un seul homme , quelque savant et quelque judicieux qu'on le suppose , d'exécuter une aussi grande entreprise sans se tromper au moins six cent fois , parce qu'il lui est impossible de lire en entier tous les auteurs qu'il doit juger , et parce qu'il n'a jamais existé ni n'existera jamais d'homme inaccessible à la

prévention. Il ne saurait donc se passer de voir souvent avec d'autres yeux que les siens, et de juger souvent d'après ses devanciers; il ne saurait, par conséquent, éviter de répéter une partie de leurs méprises et de marier ses propres préventions à celles de tous ceux qu'il est obligé de croire sur parole. Entre beaucoup d'exemples que je pourrais alléguer, il me suffira d'en citer un seul qui n'est pas peu remarquable en ce qu'il prouve que l'erreur se propage plus facilement que la vérité. *Moreri* avait dit avec connaissance de cause dans l'article *Benoît Baudoin*, que cet érudit était fils d'un cordonnier et avait été cordonnier lui-même dans la boutique de son père; mais son continuateur, qui n'avait sans doute pas lu son livre de *Calceo antiquo*, et d'après lui l'abbé *l'Advocat*, et d'après celui-ci l'abbé *de Feller*, ont dit qu'il n'est pas sûr, comme on l'a dit dans la première édition du Dictionnaire de *Moreri*, qu'il fût fils d'un cordonnier, encore moins qu'il ait été cordonnier lui-même, et qu'il ait fait son *Traité de la Chaussure des anciens* pour faire honneur à son premier métier. Cependant, ou je ne sais pas le latin, ou cette phrase qu'on trouve à la page 45 de son *Calceus antiquus* : *Cum junior in patris sutrinâ conficiendis calceis operam darem (et hinc mihi nata de calceis scribendi occasio)*, prouve que les trois

successieurs de *Moreri* ne l'ont pas lue. Or, juger un auteur sans l'avoir lu, cela ne ressemble-t-il pas un peu trop à ces juges vénérables qui, au-lieu d'écouter les deux parties, ne laissent entendre à leurs oreilles que le cliquetis agréable des écus qui se choqueront dans leur gousset après leur équitable décision ? Et cela ne rappelle-t-il pas ces vers si connus et si souvent cités :

Huissier qu'on fasse silence,
Dit en tenant audience
Un président de Baugé;
C'est un bruit à tête fendre :
Nous avons déjà jugé
Dix causes sans les entendre,

Sur le Comte de TRESSAN.

SANS jamais attaquer la foi ni la pudeur,
Le Comte de *Tressan*, dans sa verte vieillesse
Ainsi que dans la fleur de sa sage jeunesse,
A su très-bien chanter l'amour et la valeur.

Sur le Marquis de POMPIGNAN.

IL sut l'Hébreu, le Grec et la Langue latine
Presqu'au même degré que celle de Paris;
David, *Eschile*, *Horace* et *Virgile* et *Racine*
Scellèrent tour-à-tour ses immortels écrits.

Sur VOLTAIRE.

Tous ses beaux et méchans écrits
Prouvent que cet homme admirable
Pour faire éclore tous ces fruits
Devait avoir l'esprit du diable.

Sur M. LE BEAU.

Si dans l'historien on ne cherche et n'admire
Qu'une diction saine et pleine de clarté,
Jointe au discernement comme à la vérité,
Que l'on doit estimer celui du BAS-EMPIRE !

Sur GESNER.

SANS esprit *Gesner* fut auteur
Et sans contredit un grand homme ;
De le prouver si l'on me somme,
C'est que dans lui tout était cœur.

Sur BERQUIN et LEONARD.

Doués des mêmes dons, *Berquin* et *Leonard*
Brillent dans la romance ainsi que dans l'idylle :
Tous deux font préférer le village à la ville ;
Tous deux tendres, naïfs, sont gracieux sans fard.

Sur *RIGOLEI DE JUVIGNY.*

DANS son savant Tableau de la Littérature
Juvigny sut venger le bon goût et les mœurs,
Mais mit par trop de zèle entre leurs corrupteurs
Plus d'un peintre excellent de la belle nature.

Je n'ai pas besoin de dire que le mépris avec lequel il a parlé de l'éloquent *Thomas* ne peut faire mépriser que *Rigolei de Juvigny*, qui certainement a moins de mérite comme écrivain que le célèbre Panégyriste de *Descartes* et de *Marc-Aurèle*.

Sur le Portrait de *FLORIAN.*

SI ses écrits sont agréables,
S'ils offrent la simplicité
Jointe à la sensibilité,
Ses traits ne sont pas moins aimables.

Sur l'Abbé de *REYRAC.*

SA prose harmonieuse, aisée et peu commune,
Mais manquant de chaleur, de force et d'appareil,
Aurait bien mieux dépeint les doux rais * de la lune,
Que l'éclat imposant des rayons du soleil.

* En retremant ce vieux mot dans la fontaine de *Jouvence*, je crois avoir rendu un fort bon service à la Langue française; car quoiqu'il y ait une insigne différence entre l'éclat emprunté de la lune et la splendeur propre

du soleil, je ne connais que la langue admirable de *Racine* qui puisse exprimer ces deux fortes nuances de la lumière par deux mots différens. Si l'on considère ensuite que ce n'est pas sans raison que le monosyllabe *rais* ne s'est dit et ne doit se dire que des faibles rayons de la lune, et que le mot *rayon*, son dérivé, est du petit nombre des mots français qui ont emprunté leur terminaison *on* de la terminaison *one* des Italiens, chez qui elle caractérise les augmentatifs, et qu'ainsi le mot *rayon* signifiant proprement grand rais, comme le mot *salon* signifie proprement grande sale, et comme le mot *médailon* signifie proprement grande médaille, il convient autant à marquer les traits brillans du soleil que son simple *rais* à désigner les traits pâles de la lune; si l'on considère enfin que *Thomas Corneille*, dans ses notes sur les remarques de *Vaugelas*, et que l'académie française, dans ses observations sur les mêmes remarques, ont dit que ce même mot *rais* pouvait encore être employé avec grace dans les vers, quel est le grammairien, quel est l'homme-de-lettres en France qui ne mesaura gré des efforts que j'ai faits pour rajeunir ce mot, que les poètes ont malheureusement laissé vieillir en ne l'employant plus depuis plus d'un siècle?

Sur l'Abbé NONOTTE.

A côté de *Voltaire* il faut mettre *Nonotte*,
Si non comme poëte ou comme prosateur,
Quoiqu'il soit cependant un agréable auteur,
Du moins à ce poison pour servir d'antidote.

Sur l'Auteur de l'Évangile médité.

QU'ON gagne à méditer avec l'abbé *Du Quéne*
Les divines leçons du Nouveau Testament !
Qui d'entre ses lecteurs ne souhaite ardemment
De briser du péché la détestable chaîne ?

Sur WATELET.

LA lyre d'*Apollon*, les jardins, la peinture,
Bannirent de son cœur le chagrin et l'ennui ;
Il fut amant constant de la belle nature
Et vécut fort heureux dans son *moulin joli*. *

* Délicieuse retraite dans une petite isle de la Seine près de Paris, dont M. *Watelet*, à qui elle appartenait, nous a donné une charmante description, et dont l'abbé *Delille* a tracé un tableau ravissant dans son *Poëme des Jardins*. J'ai demandé à plus de cinquante Parisiens si cet islot est au-dessus ou au-dessous de Paris, dans l'intention de l'aller voir un jour, mais aucun n'a jamais pu me satisfaire. Cela ne prouve que trop que les portraits plaisans que

l'on a fait des badauds de Paris , ne sont pas des caricatures , et que les boulevards de cette ville sont pour eux LES COLONNES D'HERCULE.

Sur CHAMPFORT.

CHAMPFORT a vu tous ses heureux essais
Dans la haute éloquence et dans la tragédie
Obtenir du public et d'une académie (a)
Un éclatant et durable succès.

(a) L'Académie française.

Sur CHABANON.

ON lit avec plaisir l'érudit *Chabanon*
Qui sous la fraîche enluminure
Des fleurs de la littérature
Présente à ses lecteurs son érudition.

Ses traductions de *Pindare*, de *Théocrite* et
d'*Anacréon*, prouvent qu'il maniait aussi bien
la langue française qu'il connaissait la langue
grecque et l'antiquité.

Sur le Duc de NIVERNAIS.

CE philosophe bel esprit
N'a donné prise à la censure
Que pour n'avoir pas tant écrit
Que l'y convia la nature.

Sur

Sur l'Abbé BARTHELEMI.

POUR confondre en deux mots cette erreur de notre âge
Que le latin, le grec et l'érudition
Ne sont bons qu'à tarir l'imagination,
Citez d'*Anacharsis* l'admirable voyage.

Sur l'Abbé BERGIER.

BON sens, esprit, bon goût, vaste érudition,
Du célèbre *Bergier* remplissent chaque ouvrage :
Quel mur ! quel boulevard pour la religion !
Et quel auteur a fait plus d'honneur à notre âge ?

Bossuet et *Bergier* sont et seront toujours les
deux principales colonnes de l'illustre *Eglise*
gallicane. Il n'est point de route dans les ré-
gions ténébreuses de l'hérésie et de l'incrédulité
que ces deux grands Apôtres de JESUS-CHRIST
n'aient bordée de réverbères ; il n'est point d'é-
cueil au bord duquel ils n'aient élevé un phare ;
il n'est point de sirtes , il n'est point de brisans
qu'ils n'aient entourés de balistes ; il n'est point
de précipices au-dessus duquel ils n'aient sus-
pendu des fanaux qui en font voir toute la
profondeur.

Sur le Cardinal DE BERNIS.

LES grâces depuis le berceau,
Et lorsqu'il n'était qu'en jaquette,
Et lorsqu'il avait la barette,
Le suivirent jusqu'au tombeau.

F

Sur ROCHEFORT.

Ce savant consommé, mais sans pédanterie,
Traduisit tout *Homère* en fort beaux vers français,
Joignit à son savoir l'esprit et le génie,
Et combattit par eux l'impie avec succès.

Sur BAILLI.

Un haut rang appartient à ce brillant génie
Parmi les érudits et les littérateurs,
Et malheureusement parmi les novateurs
Qu'a poignardé le fer de la démagogie.

Quand on sait que la terre vomit chaque année de son sein plus de quatre-vingt millions d'hommes qui ne savent faire que du mal ou que très-peu de bien, et qu'elle a achevé deux mille fois son cours annuel autour du soleil avant de reproduire un *Virgile*, un *Pline* et quelques autres génies extraordinaires dont elle est extrêmement avare; quand on considère que le génie le plus heureux a besoin de trente ans d'études et de méditations pour devenir un savant tel que l'était *Bailli*, et qu'il ne faut que trente jours pour former un négociant, un banquier ou un soldat, peut-on ne pas convenir que le tremblement de terre de *Lisbonne* et la bataille de *Fontenoi* sont deux grands malheurs bien moins

à déplorer que les trois malheureuses journées qui ont vu assassiner juridiquement *Bailli*, *Rabaut-Saint-Etienne* et *Lavoisier*. Le vrai patriotisme du premier, je veux dire, le zèle du bien public qui brûlait son cœur, semble avoir passé tout entier dans notre *Maire*, qui a l'honneur de porter son grand nom.

Sur LAVOISIER, fameux Chymiste.

DE nos quatre élémens il montra la chymère
En décomposant l'air et l'eau,
Et presque tous les mois dévoilait un mystère
Par son génie et son fourneau.

Sur RABAUT de SAINT-ETIENNE.

DANS une prose poétique
Rabaut de Saint-Étienne explique plusieurs mots
De l'écriture *hiéroglyphique*
D'où la Fable a tiré ses dieux et ses héros.

L'Abbé *Bergier*, *Bailli* et *Rabaut de Saint-Etienne* ont soutenu tous trois à-peu-près le même système sur l'origine des dieux du paganisme, et l'on est obligé de convenir que leurs explications sont très-ingénieuses. Je ne saurais trop maudire le règne de *Robespierre*, qui a empêché le second d'achever son ouvrage, et le troisième d'en composer d'autres sur cette intéressante matière; il y a tout lieu

de croire qu'ils l'auraient épuisée, et qu'ils auraient dit tout ce qu'on peut dire de raisonnable là-dessus. *Rabaut de Saint-Etienne* était l'homme de la France dont les connaissances, les vues et la manière d'écrire approchaient le plus de celles de *Bailli*, et c'est pour avoir adressé à *Bailli* ses *Lettres sur l'Histoire primitive de la Grèce*, qu'il a été guillotiné comme lui.

Sur *LINGUET*.

LINGUET est un auteur vraiment original,
Et qui serait aussi grand maître en éloquence
Par sa fécondité comme par sa science
S'il n'était quelquefois bas et paradoxal.

Sur l'Abbé *GUERIN-DU-ROCHER*.

L'OUVRAGE curieux et vraiment admirable
Du profond, du savant et pieux *du Rocher*,
Par les livres divins nous fait voir et toucher
Les larcins déguisés que leur a fait la Fable.

C'est dans l'Écriture-Sainte que ce savant Abbé a cherché et a prétendu trouver l'origine des dieux du paganisme, et je suis forcé d'avouer qu'il le prouve assez bien; aussi, je dirais volontiers qu'il a raison, et que l'abbé *Bergier*, *Rabaut Saint-Etienne* et *Bailli* n'ont pas tort, tant ils sont tous également adroits

à faire valoir leur système. On sait que le malheureux *Guerin-du-Rocher* a été une des nombreuses victimes qui ont été égorgées à Paris dans l'église des Carmes sous le règne de l'*homme-tigre*.

Sur le Marquis DE CONDORCET.

QUE *Fontenelle* est grand auprès de *Condorcet*,
Malgré le rang plus haut que sa secte lui donne;
L'un est fécond, aisé; l'autre est fertile et roid:
L'un déride le front, et l'autre le sillonne.

En le mettant au-dessous de *Fontenelle*, je ne prétends pourtant pas qu'il soit sans mérite. Il y a beaucoup de philosophie dans tout ce qu'il a écrit, et son style est peut-être plus correct que celui de l'Auteur DES MONDES; mais la philosophie de *Fontenelle* est plus douce, plus saine et plus lumineuse, et son style est plus clair, plus fleuri, plus original et plus piquant. En un mot, *Condorcet* a beaucoup moins sacrifié aux grâces que *Fontenelle*.

Sur ROUCHER.

L'ORIGINALITÉ, la verve et le génie
Scellent les vers hardis du malheureux *Roucher*,
Dont le dernier quatrain jusqu'aux pleurs doit toucher
Tout ami des vertus et de la poésie.

Quoiqu'il y ait plus de bons versificateurs

que de vrais poètes, *Roucher* était du nombre de ceux-ci, quoiqu'il ne fût pas du nombre de ceux-là. Mais comme les grands poètes se composent de l'un et de l'autre, et doivent joindre l'harmonie à la verve, il s'ensuit que l'Auteur du *Poème des Mois* doit être exclu du petit nombre de ces derniers. Au reste, ne fût-il auteur que du seul quatrain qu'il fit peu d'heures avant d'être guillotiné pour être mis au bas de son portrait, qu'un artiste célèbre l'avait prié de lui laisser dessiner dans sa prison, n'eût-il, dis-je, composé que ces quatre vers qu'il adresse à tous ses amis, et où il a montré la grande sensibilité de son cœur et la vraie philosophie-pratique, son nom ne peut manquer d'attendrir avec eux le dernier ami de la poésie et de la vertu. Qui pourrait en effet lire ou entendre lire ces vers si touchans sans les retenir et sans aimer à se les rappeler souvent :

Ne vous étonnez pas, objets charmans et doux,
Si quelqu'air de tristesse obscurcit mon visage;
Lorsqu'un crayon savant dessinait mon image,
On dressait l'échafaud et je pensais à vous.

Sur MIRABEAU.

L'HUILE de vitriol , la limaille avec l'eau
Forment tous trois ensemble un gaz moins inflammable
Que celui qu'on respire en lisant *Mirabeau*
Dont le style brûlant est vraiment redoutable.

Ce volcan, qui a lancé sa lave sur presque tous les pays de l'Europe et jusques dans le Nouveau-Monde, a pourtant vomé quelques vérités bien précieuses, et qu'on ne saurait faire retentir trop souvent aux oreilles de tous les Souverains et de tous les Magistrats. Quelle ame honnête et religieuse ne lira pas avec le plus grand plaisir la tirade suivante? " On a beaucoup applaudi aux révolutions intérieures que *Joseph II* a opérées dans ses Etats. Que de choses il y aurait à répondre à ces éloges! Mais du moins les panégyristes de *Joseph II* devraient-ils nous apprendre quelle justice ils trouvent à expulser de sa profession un citoyen qui l'a embrassée sous la sanction des loix. Je le dis nettement : *Il y a autant d'injustice à chasser un moine ou une religieuse de leur retraite, qu'à chasser un particulier de sa maison.* „

Je n'aurais sans doute que des éloges à lui donner, si son plus grand tort était d'avoir seringué sa bile et sa bave sur la politique puérile et délirante du cabinet de Vienne sous

l'Empereur *Joseph II*, que *Mirabeau* a si bien caractérisé en l'appellant *maximus in minimis*, et *minimus in maximis*.

Sur *MARMONTEL*.

PAR son *Traité* savant sur la littérature
Puisé par le bon goût dans l'art et la nature,
Par ses contes sur-tout l'éloquent *Marmontel*
Comme *Homère* et *Virgile* est sûr d'être immortel.
Sans être inférieur à *Rousseau* ni *Voltaire*,
Pourquoi dans ses *INCAS* et dans son *BÉLISAIRE*
Où souvent l'on admire et l'on est revolté,
Singa-t-il ces deux chefs de l'incrédulité?

Après les *Aventures de Télémaque* et l'*Histoire-Naturelle* de M. de *Buffon*, les *Contes moraux* de *Marmontel* sont l'ouvrage en prose que je serais le plus glorieux d'avoir fait. *Buffon* et *Marmontel* sont selon moi les deux plus grands prosateurs du dix-huitième siècle, et les *Incas* sont le roman qui approche le plus près des *Aventures de Télémaque*. Chez les Français, qui surpassent tous les autres peuples par le bon goût, aucun n'a possédé ce grand mérite dans un plus haut degré, et ses *Elémens de littérature* où il donne d'un bout à l'autre le précepte et l'exemple, sont assurément dignes de ce bel éloge d'*Horace* : *Omne tulit punctum*. Il est pourtant tombé dans deux grandes hérésies

en littérature en jugeant trop favorablement *Lucain* et en jugeant trop sévèrement *Virgile* et *Boileau*. Mais quel est l'homme inaccessible à la prévention !

Sur ROSSET.

DANS les vers où *Rosset* traita l'agriculture
L'on admire du coq un portrait enchanteur ;
Mais s'il est très-brillant par son enluminure ,
Beaucoup d'autres tableaux ont trop peu de couleur.

Il n'est pas possible à la peinture, il n'est pas possible à la poésie et à plus forte raison à l'éloquence, de faire un portrait du coq plus vrai et plus magnifique que celui que l'on trouve dans le sixième chant de son Poëme sur l'agriculture :

En amour, en fierté, le coq n'a point d'égal.
Une crête de pourpre orne son front royal ;
Son œil noir lance au loin de vives étincelles
Un plumage éclatant peint son corps et ses ailes,
Dore son cou superbe, et flotte en longs cheveux :
De sanglans éperons arment ses pieds nerveux :
Sa queue en se jouant du dos jusqu'à la crête,
S'avance et se recourbe en ombrageant sa tête.

Ces huit vers sont assurément dignes de l'abbé *Delille* ; mais ces deux vers du troisième chant

Le premier des Français, je me fraie au Parnasse
Des chemins inconnus et des routes sans traces.

Ne sont assurément pas dignes d'un bon éco-

lier qui vient de finir son cours de poésie ,
puisqu'il doit savoir qu'on ne peut pas faire
rimer un singulier avec un pluriel.

Sur l'Abbé DE LA CHAPELLE.

IL fit parler *Euclide* en bon littérateur,
Et lui seul sut donner à la géométrie
Par sa rare méthode et son style enchanteur
Presqu'autant d'agrément qu'en a la poésie.

Sur LEMIERE.

S'IL a le cœur sensible et l'oreille fort dure,
S'il n'est pas sans esprit, mais n'a pas le goût sain,
Si son Théâtre plaît hormis à la lecture,
N'est il pas, quoi qu'on dise, un mauvais écrivain ?

Je ne connais, au reste, que le seul défaut d'un style dur et peu correct dans sa *Veuve du Malabar*, où il est racheté dix fois par les grandes beautés qui y brillent de toutes parts, et malgré ce défaut, c'est une des plus belles tragédies du théâtre français. Je me plais à dire qu'il n'en est aucune qui m'ait procuré à la représentation des émotions plus touchantes et que je me rappelle plus volontiers. On sait que la tragédie de *Rhadamiste* de *Crébillon*, pour n'être pas mieux écrite que la *Veuve du Malabar*, n'en est pas moins un sublime chef-d'œuvre. On sait aussi que *Dorat*,

qui était l'intime ami de M. *Lemière*, lui témoigna dans sa dernière maladie le plus vif désir d'apprendre le succès de cette dernière tragédie, dont il faisait le plus grand cas, et qu'il mourut le jour même de sa première représentation. Mais toutes ces considérations n'infirmement pas le moins du monde le jugement que j'ai porté sur cet Auteur, parce que, comme l'énonce *Boileau* dans ces deux vers heureux :

Sans la langue en un mot l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un mauvais écrivain.

Sur SAUSSURE.

PLUS hardi qu'un chamois sur les plus hauts glaciers
Le savant, l'éloquent, l'intrépide *Saussure*
Bravant tous les dangers pour mieux voir la nature,
Le premier contempla le MONT-BLANC sous ses pieds.

Sur Madame DU BOCAGE.

L'AIMABLE du Bocage
Par son esprit et par son cœur
Par ses vers et sa belle humeur
Mérita son grand âge.

Sur DAUBENTON.

COMPAGNON de *Buffon*, l'homme et les animaux
Furent décrits par lui quant à l'anatomie,
Et pour utiliser de plus en plus sa vie
Il apprit aux bergers à soigner leurs troupeaux.

Sur BEAUMARCHAIS.

LE *Barbier de Séville* et la *folle Journée*
Ont fait beaucoup vanter l'intrigant *Beaumarchais* ;
Mais il mérita mieux sa grande renommée
Par les *factum* qu'il fit pour gagner son procès.

Sur le Comte DE RIVAROL.

SUPPOSEZ un auteur tout contraire à *Barthol.*,
Aussi léger et gai qu'était pesant et triste
Cet habile et profond mais ennuyeux légiste,
Vous saurez ce qu'était le brillant *Rivarol*.

Sur l'Abbé de FELLER.

DANS ses doctes écrits il instruit l'ignorant,
Fait voir les faussetés du pseudo-canoniste,
Ferme bientôt la bouche au fier philosophe,
Éclaire l'homme instruit et même le savant.

Sur le même.

QUI pourrais-je ennuyer en lui faisant connaître
Que l'humain *de Feller*, qui ne fit que du bien,
Chérissait tendrement son cheval et son chien,
Tous deux brûlant d'amour pour un aussi bon maître ?

A force de leur parler et de jouer avec eux,
il avait étendu la sphère de leur intelligence,
et était parvenu à rendre le premier aussi fidèle

et aussi attaché à sa personne que le second. Il leur avait appris à jouer plusieurs farces fort comiques. Dans les promenades qu'il faisait avec eux, s'il était dans la plaine de *Sclessin* ou dans quelque autre plaine solitaire, il mettait pied à terre, leur disait de faire halte, et après s'être avancé au pas ordinaire jusqu'à la portée d'une carabine, il se mettait à courir de toutes ses forces. A l'instant, le chien et le cheval qui s'étaient rangés à côté l'un de l'autre comme des soldats au mot d'*alignement*, et qui n'avaient pas détourné les yeux de leur maître tandis qu'il s'éloignait, s'élançaient tous deux en même tems sur ses pas, et semblables à deux flèches qui fendent l'air, l'atteignaient en moins d'une minute. Alors le bon, l'aimable Abbé était obligé de livrer ses joues à la bouche de l'un et à la langue de l'autre, et ils se confondaient tous trois par leurs caresses mutuelles, de manière qu'il n'y avait plus ni maître, ni serviteurs, mais trois intimes amis qui s'embrassent après une longue absence.

Lorsqu'il voyageait, faisant chaque jour la moitié de la route à pied, pour ne pas fatiguer son cheval, il exerçait leur industrie et réveillait leur attachement d'une autre manière. Dans la forêt des Ardennes qu'il traversait plus d'une fois tous les ans pour aller voir les amis éclairés qu'il avait dans les abbayes de St.-Hubert, d'Or-

val, de Stavelot et à Luxembourg, il se glissait à leur insu dans les arbres, et prenait plaisir à considérer son cheval qui, ne voyant ou n'entendant plus marcher son maître, s'arrêtait, regardait de tous côtés avec un air d'inquiétude, et suivait des yeux ou des oreilles le chien qui, non moins inquiet, courait de tous côtés, et qui à force de fouiller dans tous les buissons et dans toutes les broussailles, ne manquait jamais de découvrir l'endroit où il s'était caché. Je n'ai pas besoin de dire que les exclamations de la joie dans l'ivresse remplissaient les deux dernières scènes de cette petite comédie.

On ne s'étonnera pas après cela de m'entendre dire que quand l'abbé *de Feller* dînait chez le Baron *de Cler*, pour égayer la fin du repas, il envoyait son chien dans sa maison en *Vinaved'Isle*, pour qu'il lui amenât son cheval, qu'il ne liait jamais dans l'écurie, et que celui-ci, en entrant dans la salle, allait aussi-tôt baiser l'Abbé et le Baron, savait rider la peau de sa bouche, de manière à exprimer parfaitement le rire, et qu'après avoir montré son savoir-vivre et son savoir-faire, et avoir mangé le pain qu'on lui présentait, il retournait dans son écurie, escorté par le chien qui était son fidèle, courageux et incorruptible gardien. Telle est la page la plus intéressante du cahier de trois feuilles que je pourrais écrire sur ces deux ani-

maux qui fesaient les délassemens de ce Philosophe-Chrétien. S'il y a des personnes qui peuvent trouver ces détails fastidieux et bas, ce n'est pas pour elles que j'écris.

Sur l'Abbé BARRUEL.

DE l'esprit de système il a la double gloire
De confondre en riant les mille et une erreurs ;
Vaincre ainsi l'ennemi mouillé de ses sueurs,
N'est-ce pas remporter une double victoire ?

Sur SAINT-LAMBERT.

SANS égaler *Delille*, il a peint en beaux vers
Les champs, les fleurs, l'amour, les moissons, les orages,
Le doux bruit des ruisseaux, les fruits, les frais ombrages
Et toutes les horreurs des plus affreux hivers.

Sur D'ARNAUD.

LE sombre et la pitié font sentir tous leurs charmes
Dans son drame touchant des *Amants malheureux* ;
Qu'on trouve de douceur à leur donner des larmes !
Et qui ne voudrait être aussi malheureux qu'eux ?

Sur BITAUBÉ.

CE prosateur poète, ainsi que *Fénelon*,
En prose poétique a chanté la sagesse :
Son *Joseph* pour le moins instruit, charme, intéresse
Autant que le *Sethos* de l'abbé *Terrasson*.

Sur MERCIER.

BIEN plus que *Diderot*, *Mercier* a su nous plaire
Sans pourtant valoir beaucoup mieux ;
S'il n'est pas moins penseur, et s'il est radieux,
Il éblouit plus qu'il n'éclaire.

Sur LEBRUN, Poète lyrique.

NUL enfant de *Pindare* en ses sublimes chants
Ne fit voir un plus beau délire ;
Mais les *Rousseaux*, les *Pompignans*
Bien plus que les *Lebruns* ont ennobli la lyre.

Sur l'Abbé ROUBAUD.

ROUBAUD à la grammaire applique la chymie,
Décompose les mots en leurs vrais élémens,
Et sait trouver par-là leur étymologie
Avec tous leurs rapports et leurs différens sens.

Sur PALISSOT.

PALISSOT est sans doute un fort bon écrivain ;
Mais à travers les beautés de son style
On apperçoit souvent tant de venin
Qu'on est très-fort tenté de le croire un *Zoïle*.

Malheur à celui qui pourrait lire sa *Dun-*
ciade sans succomber à cette tentation.

Sur

SUR VIRGILIUS-DELILLE.

QUE de siècles n'ont pu reproduire un *Virgile!*
Et quelle gloire au nôtre en l'offrant dans *Delille!*

SUR LE MÊME.

DE l'harmonie imitative
Lui seul avec *Virgile* a surpris les secrets,
Et de toute oreille attentive
Delille obtient le nom de *Virgile français.*

SUR LE MÊME.

MALHEUREUX qui n'a lu, ni déclamé *Delille!*
De l'oiseau de Junon les magiques couleurs,
Du chantre du printems les accens enchanteurs,
Composent chaque vers de ce nouveau *Virgile.*

SUR LE MÊME.

DE le chanter que l'on m'exempte:
O *Delille!* O mon *Apollon!*
Que je t'admire!!!! or, chante-t-on
Quand on a la bouche béante?

Quelle belle occasion pour les ricaneurs!
Mais gare, messieurs les goguenards, au sobriquet de *sans-oreilles*: car malheur à ceux qui peuvent lire *Homère*, *Virgile* et l'abbé *Delille* sans passer les bornes d'une admira-

ration ordinaire, et sans aller jusqu'à l'extase ;
n'ai-je donc pas le droit de me flatter que
j'aurai les fins rieurs de mon côté, et qu'ils
ne verront dans le ridicule que je me donne
sciemment que l'éloge, si non le plus déli-
cat et le plus ingénieux, du moins le plus
sincère et le plus généreux du plus grand Poète
qu'ait produit la France ?

Sur LA HARPE.

EN sa prose, en ses vers, tout charme, tout est beau ;
La pureté du style à tel point y domine
Qu'on croit lire souvent *Fénelon* ou *Racine*,
Et même quelquefois le sévère *Boileau*.

Sur M. DE CHOISEUL-GOUFFIER.

D'ABORD en vrai savant et puis en politique
De la Grèce deux fois il a vu de ses yeux
Les antiques débris, les pittoresques lieux,
Qu'il a peints sans effort d'un style académique.

Sur DUCIS.

LE fer de *Melpomène* aiguisé par *Voltaire*
Sans perdre de son lustre après sa mort fut mis
Par la *Muse des pleurs* dans les mains de *Ducis*
Qui non moins qu'*Arouet* par son style sait plaire.

Sur Madame DE GENLIS.

QUEL auteur convient mieux à la tendre jeunesse
Que l'aimable *Genlis*,
Dont les nombreux écrits
Pourraient être nommés : HOCHETS DE LA SAGESSE.

Sur l'Abbé MAURI.

SAVANT rhéteur, grand orateur,
Mauri nous donne tout ensemble
Le précepte ainsi que l'exemple,
Et parle à l'esprit comme au cœur.

Sur GARAT.

SON Éloge de *Fontenelle*
Est d'un orateur accompli,
Et cette seule bagatelle
Pourrait le sauver de l'oubli.

Je ne puis deviner pourquoi cet éloquent Orateur, qui a remporté plusieurs prix d'éloquence à l'Académie française, ne nous a pas encore donné un seul volume depuis plus de vingt ans qu'il est connu dans la République des lettres; il pourrait du moins et devrait publier le Recueil de ses ELOGES couronnés et de ceux qui n'ont point concouru, d'autant plus qu'on ne trouve plus à Paris ceux

qui ont été imprimés aux fraix de l'Académie française. Ce Recueil serait assurément accueilli par tous les gens de goût.

Sur l'Abbé SABBATIER-DE-CASTRES.

LE surnom de *sans peur* convient à *Sabbatier*,
Et même à très-peu-près celui de *sans reproche* ;
Et s'il n'est pas égal au fameux *Chevalier*,
Je soutiens franchement qu'au moins il en approche.

Sur l'Abbé L'HOMOND.

D'UNE noble simplicité
Le style de *L'homond* est un parfait modèle,
Et sa transparente clarté
D'une source limpide est un portrait fidèle.

Sur le même.

SANS jamais exiger beaucoup d'attention,
L'homond avec aisance
Inculque aux jeunes-gens l'entière connaissance
De la Religion.

Sur M. DE SAINT-ANGE.

PAR le style coulant et quelquefois rapide
De sa belle traduction (a)
Qui touche à la perfection,
Il se métamorphose en un nouvel *Ovide*.

(a) Sa Traduction en vers français des *Métamorphoses d'Ovide*.

Sur LACEPEDE.

ON peut être moins grand que notre nouveau *Plin*
Et donner néanmoins un grand lustre à son nom ;
L'illustre *Lacepède* à côté de *Buffon*
Est une charmante oie à côté d'un beau cygne.

Sur FONTANES.

LA critique et les vers exercent les talens
Qu'annonçaient pour eux deux les écrits de *Fontanes* ;
Le modeste *Verger* de l'hôte des cabanes
Est devenu l'objet d'un de ses plus beaux chants.

Sur le Chevalier de CUBIERE.

LES érotiques bagatelles
Que le chevalier de *Cubièr*
Présenta si souvent aux belles
L'ont fait chevalier de *Cythère*.

Sur GIN.

QUI ne voit un ferme soutien
De la littérature ancienne ,
Et presque un citoyen d'Athènes
Dans les traductions de *Gin* ?

Sur l'Abbé AUBERT.

IL est le second dans la Fable ,
Ayant le moins mal imité
Le Fabuliste inimitable
Par sa grande naïveté.

*Sur M. MOREL, Architecte des jardins et
intendant de ceux du premier Consul.*

MOREL avant *Delille* a soustrait au compas
Les jardins dont en prose il a peint la structure :
Dans tous ses plans pleins d'art, l'art ne se montre pas
Et se cache toujours derrière la nature.

Sur VALMONT-DE-BOMARE.

LA grande utilité de son dictionnaire
Qu'il a tant de fois augmenté,
Et sa grande variété,
Font qu'à tous les lecteurs il mérite de plaire.

Ma squeleteuse fortune ne m'a pas encore
permis d'acheter le *Dictionnaire* généralement
estimé de *Valmont-de-Bomare* sur l'*Histoire-Na-
turelle*, et je n'en ai pu lire que quelques arti-
cles; cependant le plaisir avec lequel je les ai
lus, a été mêlé de la peine d'y trouver une
bevue, et de remarquer la fausse étymologie
qu'il donne du nom de *caméléon*, en le faisant
dériver de *chameau* et de *lion*, tandis que pour
les yeux de ceux qui ont une teinture de la
langue grecque, il vient visiblement des mots
grecs *camai*, qui répond à l'adverbe latin *humi*,
et de *leon* en français *lion*, à cause de ses courtes
jambes qui l'élèvent très-peu au-dessus de la
terre, et à cause de l'espèce de crête ou cou-
ronne qu'il porte sur la tête, et qui fait allu-

sion à la royauté que la fable et la vérité accordent au lion sur les animaux terrestres. Je n'ai pas non plus l'avantage de posséder dans ma bibliothèque l'*Histoire des Quadrupèdes ovipares* du citoyen *Lacepède*, mais je suis sûr par le peu que j'ai lu de sa continuation de l'ouvrage de *Buffon*, qu'il sait assez de grec pour n'avoir pu commettre la même faute.

Sur l'Abbé BIDOU, Prêtre missionnaire, natif de la Rochelle.

L'ON est bien moins charmé de sa belle figure
Que l'on n'est attendri de sa rare onction
Qui sait porter l'impie à la dévotion,
Et qu'en vain tâcherait d'exprimer la peinture.
A peine parle-t-il, à peine est-il en chaire,
Qu'aussi-tôt l'on se sent touché jusques aux pleurs
Qu'il fait couler sans art et sans efforts pour plaire,
Plus en père qu'en maître, il règne sur les cœurs.

Sur l'Abbé BEAUREGARD.

MOINS égal, mais plus chaud, plus profond, plus piquant,
Peut-être *Beauregard* surpasse *Bourdaloue* :
Sans hésiter au reste il faut que l'on avoue
Qu'il n'est ni moins couru, ni n'est moins éloquent.

Sous les tristes ruines de notre ancienne Cathédrale, il existe un grand nombre de souvenirs qui méritent d'être déterrés et d'être

déposés dans nos annales. Je crois donc devoir informer nos historiens futurs, que cette Eglise, fondée dans le commencement du huitième siècle par Saint Hubert et cimentée par le sang de Saint Lambert, et qui a changé un petit village en une grande ville, a retenti dans le douzième siècle de la voix imposante du célèbre Saint Bernard, que sa principale tour et que son principal mausolée ne pouvaient être vus, et que sa principale cloche ne pouvait être entendue sans une délicieuse admiration, et qu'elle est la seule Cathédrale dans toute la *RÉPUBLIQUE FRANÇAISE* qui ait eu le malheur d'être frappée et renversée par les *béliers* qui ont épouventé et désolé la fin du dix-huitième siècle. Je crois devoir aussi les informer que pendant les neuf mois qui ont précédé la dernière heure qu'a sonnée son harmonieux carillon, elle a résonné tous les dimanches de la voix éloquente du Saint Bernard de nos jours, et que sa vaste enceinte pouvait à peine contenir la foule innombrable d'auditeurs qu'y attirait le célèbre abbé *Beauregard*. Il m'est bien doux d'informer aussi le public qu'il pourra bientôt jouir des sermons de cet immortel ex-Jésuite, et que M. *Lemarié*, imprimeur-libraire à Liège, lui en prépare une édition très-soignée.

Sur le Citoyen CADET-DE-VAUX.

QUI jamais nous apprit plus d'importans secrets
Pour augmenter l'aisance de la vie ?
Et qui jamais montra plus d'industrie
Que ce grand défenseur des bois et des forêts ?

Il n'est peut-être aucune branche de l'économie rurale et domestique sur laquelle le citoyen *Cadet-de-Vaux* ne se soit signalé par d'heureuses découvertes ou des vues précieuses, et l'on peut dire que sous le rapport de l'industrie et du désintéressement il ne fait pas moins d'honneur à la France que l'illustre Comte de *Rumfort* en fait à l'Angleterre. Qui déchargea le grand arbre de notre commerce de plus de branches d'importation, et qui lui fit pousser en même tems plus de branches nouvelles d'exportation ? Qui travaille plus que lui pour la prospérité de l'Etat, et qui travaille moins que lui pour sa propre fortune ? Que de moyens il a eu pour s'enrichir en gardant le secret des importantes découvertes qu'il a faites dans l'économie rurale et domestique et en les annonçant avec l'emphâse de la charlatanerie ? Mais quel homme à recettes, quel homme à découvertes fut jamais moins charlatan et plus communicatif ? Je me ferais un plaisir de donner à mes lec-

teurs une liste raisonnée de toutes les utiles recettes qu'il a publiées, si je les avais encore, mais je n'ai pu les lire qu'une seule fois et à la hâte dans les journaux, où elles sont éparses, sans qu'aucun imprimeur paraisse songer à les recueillir. Je m'empresserais sur-tout de mettre sous leurs yeux le peu qu'il a écrit sur l'abus des défrichemens et sur la nécessité des forêts, parce qu'il ne saurait être trop connu de tous les gouvernans et de tous les gouvernés. *N'accusons pas la nature de l'excessive sécheresse de l'année passée et de la misérable récolte de foin et de regain qui en a été le triste résultat*, disait-il dernièrement, en nous faisant connaître la fabrication de son Koetsch-Wasser. *Ce n'est pas inutilement qu'elle avait prodigué les forêts sur le globe, qu'elle en avait couronné nos montagnes; nous les avons abattues, et elle nous punit en nous condamnant aux inondations, à la sécheresse, enfin à la stérilité. Cependant on a ouvert des canaux, mais ce sont les arbres qui seuls pourront les alimenter d'eau.* Ces vérités, et quantité d'autres sur ce sujet, sont prouvées avec la plus grande évidence dans son excellent Mémoire. Je suis fâché de devoir ajouter que je ne saurais partager l'opinion où il a été, et où il paraît qu'il n'est plus, qu'il faudrait rétablir les anciens supplices pour extirper les hordes de

garotteurs qui ont désolé et qui désolent encore la France ; car je pense que ces malheureux enfans de l'immoralité pourraient être corrigés en ne leur présentant plus que le spectacle des bonnes mœurs. Que les mœurs deviennent pures, et les indigens se laisseront plutôt mourir de faim que d'assassiner personne pour avoir du pain. Pour moi, je ne puis m'empêcher de regarder le nouveau *Code criminel*, si non comme le seul bien, du moins comme le plus grand bien qu'ait produit la révolution. Je voudrais même que la peine de mort fût la moins douloureuse qu'elle peut être, et qu'au-lieu de faire guillotiner ceux qui y sont condamnés, on leur donnât le choix de s'ouvrir les veines dans un bain chaud, ou de se les faire ouvrir par un chirurgien, sous peine de souffrir la même opération de la main du bourreau s'ils refusaient d'obéir, sauf néanmoins un genre de mort moins douloureux encore s'il en existe : car je suis dans la persuasion que la moins cruelle de toutes les morts doit causer des douleurs qui surpassent infiniment tous les maux que l'on peut souffrir sans en mourir, et que la mort ne prend la place de la vie que quand les forces du corps ne peuvent plus résister et doivent céder à la violence des tourmens. D'ailleurs, un scélérat retranché du nombre

des vivans , ne saurait plus faire aucun mal à la société , et l'expérience prouve que ce n'est pas la rigueur des supplices qui détournent ces gens-là du crime , puisqu'ils espèrent tous d'échapper aux mains vengeresses de *Némésis*.

Sur PERILHE.

L'HISTOIRE de la Chirurgie,
Dont *Perilhe* a voulu nous faire le beau don,
Prouve son érudition
Et montre le bon goût et même le génie

Sur BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Ses Études de la nature
Laissent voir quelquefois un vain systémateur
Qui bâtit sur la conjecture,
Mais montrent plus souvent un sage observateur.

Sur ROCHON DE CHABANNES.

ROCHON ne se signala pas
Autant que l'immortel *Molière*,
Mais il ne fit aucun faux pas
Dans sa trop glissante carrière.

Ce Poëte comique du second ordre est remarquable par l'entier succès avec lequel toutes ses comédies ont été jouées.

Sur Madame la Duchesse de DEVONSHIRE.

QUEL autre que *Delille* aurait mieux mérité
De traduire en beaux vers, et par-là d'introduire
La bonne, ingénieuse et belle *Devonshire*
Dans le temple brillant de l'immortalité?

Heureux celui qui l'a vue, qui l'a entendue
et mille fois heureux l'incomparable poëte fran-
çais qui, dans le char de la gloire, vole avec
elle au temple de l'immortalité! ô *Delille!!!*
Quel homme depuis *Adam* a reçu du Ciel une
plus forte dose de bonheur que toi!!!

Sur CAILHAVA.

A travers l'esprit, la gaité
Qu'on voit dans son *Tuteur dupé*,
L'on reconnaît un légataire
De l'inimitable *Molière*.

Celui-ci est un Poëte comique du premier
ordre, d'autant plus admirable, qu'il est le
dernier écolier de la fameuse école de *Molière*;
il termine la courte chaîne des heureux imi-
tateurs de l'Auteur du *Misanthrope* et des *Fem-
mes savantes*, à laquelle chaîne il paraît que
la nature ne veut plus ajouter aucun chaînon.

Sur le Chevalier de BOUFLERS.

LE nom de *bel esprit* pèse trop pour *Boufflers* :
J'aime mieux l'appeller la fine quintessence
De tous les beaux esprits tant en prose qu'en vers
Qu'ait produit de nos jours la si féconde France.

Sur PARNI.

LE dangereux *Parni* sait plaire
Comme l'enfant malin , joli
De la déesse de Cythère
Qui n'est pas plus méchant que lui.

Sur Madame de STAL-HOLSTEIN.

DE cette femme rare en savoir , en génie ,
Les écrits éloquents , profonds et lumineux ,
Ont fait faite un grand pas à la philosophie
Et rendront *Robespierre* à jamais odieux.

Après n'avoir pu lire aucun chapitre de l'immortel ouvrage de l'illustre fille du fameux *Necker* , sans prononcer tout haut les exclamations de la plus vive admiration , mon cœur gémit et plaint douloureusement mon esprit , forcé de lui faire un reproche très-amer. Que *Madame de Stal-Holstein* soit ainsi que son père de la secte du vénérable *Calvin* , à la bonne heure , ce ne sont pas mes affaires ; mais pourquoi nous prêcher le calvinisme dans un ou-

vrage qui ne devait rouler suivant son titre que sur la littérature, et où l'Auteur s'était imposé la seule et unique tâche de nous entretenir des belles-lettres ? Quel rapport, quelle connexion peut-il y avoir entre cette monstrueuse meule d'erreurs et la littérature ancienne ou la littérature moderne, ou la littérature du nord, ou enfin la littérature du midi ? Ce hors-d'œuvre me paraît d'autant plus singulier et plus déplacé que par le sublime éloge qu'elle fait de *Bossuet*, qu'elle regarde comme l'écrivain le plus éloquent du siècle de *Louis XIV*, elle paraît s'être nourrie long-tems de la lecture de ses ouvrages. Se croirait-elle donc capable de réfuter son *Histoire des Variations* etc. et ses *Avertissemens aux Protestans* ? Si cela est, je ne saurais lui rendre un plus grand service, que de lui conseiller de se détromper là-dessus, et de relire encore dix fois tout *Bossuet* avant de tenter cette chose impossible. Pour l'intérêt de sa gloire, j'oserai lui conseiller encore de faire disparaître, dans une nouvelle édition de son livre, une tache qui ne peut que priver l'Auteur de plusieurs milliers de lecteurs catholiques, et qui me priverait moi-même du plaisir de le relire, si je n'avais obtenu la permission de lire les livres défendus. Ce sacrifice d'ailleurs est très-léger, puisqu'il ne consisterait, (si ma mémoire ne me trompe, car il m'a fallu em-

prunter son livre), puisqu'il ne consisterait, dis-je, que dans la suppression d'une ou de deux pages. Je me plais à dorer mon reproche de la réitération des sentimens de respect et d'admiration que je crois devoir à ses rares talens et aux fruits précieux qu'ils ont déjà porté en abondance.

Sur CHENIER.

DE la MUSE DES PLEURS
Chenier depuis l'époque où disparut Voltaire
Partage avec Ducis et Laharpe et Lemierre
Ses dernières faveurs.

Sur CHATEAUBRIANT.

Quoi qu'ait dit *Guinguent* (a), qui n'aime et qui n'admire
Le style original, pittoresque et brillant
Qui rend dès son début cet auteur si marquant?
Et qu'à peine a-t-on lu que l'on veut le relire.

(a) Critique néanmoins doué d'un goût très-délicat, mais qu'on est tenté d'accuser de sévérité, et quelquefois même de partialité.

Sur LANTIER, Auteur des Voyages d'ANTENOR.

BIEN plus qu'*Anacharsis*, *Antenor* plaît aux femmes,
Parce qu'il est bien moins savant,
Et qu'il est beaucoup plus galant;
Aussi le nomme-t-on l'*Anacharsis* des dames.

Sur

Sur COLIN-D'HARLEVILLE.

L'AISANCE, la clarté, l'élégance du style,
De l'esprit et de l'enjouement
Et quelquefois du sentiment
Distinguent les ESSAIS de *Colin-d'Harleville.*

Sur DEMOUSTIER.

DES fleurs de la Mythologie
Il sut faire un galant bouquet
Qu'il offrit au sexe coquet
Sous le joli nom d'*Émilie.*

Sur GAILLARD.

SUR l'Histoire de France
Il faut lire *Gaillard*
Dont le style sans fard
N'est pas sans élégance.

Sur LALANDE.

QUOIQU'IL soit fort loin d'être un homme de génie,
Et n'ait pas un seul titre au titre d'inventeur,
Lalande est fort savant en fait d'astronomie
Et n'ignore du ciel que son premier moteur;
Mais sa science est vaine et n'est qu'une folie
Si la nature en vain lui montre son Auteur.

Je souhaite que je me trompe et que ce
qu'on dit de lui dans Paris soit faux. Dans ce

cas je m'empresserai bien volontiers à rengainer le reproche que je viens de lui faire.

Sur RAMOND.

DES Alpes et des Pyrenées
Il a représenté par un style saillant
Les effroyables monts, les profondes vallées
Qu'a vus ce Physicien vaillant.

Ce savant chamois, membre de l'INSTITUT NATIONAL, saute dans ce moment sur les plus hautes cimes des Pyrenées, qu'il parcourt pour la troisième fois. Il a écrit de *Bagnières*, le 22 frimaire an XI : „ Je me trouve au fond des Pyrenées; j'ai enfin atteint la cime du *Mont-Perdu*, et j'y ai planté le baromètre comme un enseigne son drapeau au haut de la brèche. J'ai parcouru aussi quelques vallées méridionales des Pyrenées, que personne n'avait encore vues; je retourne à l'INSTITUT avec ma charge de pierres et de plantes, quelques faits géologiques fort intéressans, et six cents observations barométriques. „

Sur MASSON.

QUELLE observation digne des cœurs sensibles
Nous devons à *Masson* touchant les animaux!
Que son trop court *Mémoire* en faveur des moineaux
Attaque avec raison de préjugés nuisibles!

Sur le même.

COMBIEN d'utiles conséquences
On tire pour les animaux
Ainsi que pour nos jouissances
De son DISCOURS sur les oiseaux !

Le peu d'étendue de cette pièce, et le plus vif désir d'en multiplier les lecteurs pour sauver la vie à des millions de créatures innocentes et utiles, dont un odieux et exécrationnable préjugé a fait mettre la tête à prix, m'obligent à la rapporter ici toute entière :

» Rien n'est plus attristant pour un ami de la campagne et des forêts que de les voir désertes par la presque entière extermination des animaux utiles et innocens. Par-tout, la nature est dépeuplée et muette; on n'y entend plus que la voix de son tyran, les coups de la coignée destructive, ou le fracas des armes exterminatrices. Bientôt l'on n'y remarquera plus d'autres traces que celles de l'homme et celles de ses esclaves. Les forêts dévastées, sans ombrages et sans habitans, seront d'affreuses solitudes; aucun oiseau ne planera dans le vide immense des airs, et le printemps ne trouvera pas un rossignol pour annoncer son retour.

Des peuples barbares ont des loix qui font respecter la vie des animaux dans le tems de leur reproduction. L'un des plus anciens et des plus sages législateurs, *Moïse*, défend expressément d'enlever les œufs à la mère qui couve. Chez d'autres nations, quelques heureux préjugés ont fait épargner, et rendu presque sacrés, les animaux

innocens, qui confient leur postérité au toit hospitalier de l'homme : mais chez nous, sur-tout depuis la révolution, depuis que chaque polisson peut impunément s'armer du tonnerre, on assassine la tendre perdrix couvant sa naissante famille; on tue la femelle timide du lièvre, qui porte dans son sein sa postérité, dont le poids ralentit sa course; on se fait un jeu barbare de tirer la fauvette qui chante sur la branche, et d'abattre l'hirondelle confiante qui apporte la nourriture à ses petits. Tous ces meurtres inutiles, auxquels s'essaie la jeunesse de nos campagnes, ne tendent qu'à la rendre plus grossière et plus insensible aux beautés de la nature, et par suite nécessaire, aux vérités morales fondées sur le sentiment. J'ai été révolté de voir des paysannes s'amuser des cruautés que leurs enfans exerçaient sur les petits oiseaux; et ces paysannes étaient mères! Comment une certaine analogie ne les intéressait-elle pas à ces êtres innocens? Quand aurons-nous des écoles primaires où l'on ne dédaignera pas d'inspirer de l'horreur pour une pareille barbarie?

On a trop recommandé la destruction des animaux sauvages; il n'en est peut-être point qui ne soit utile; mais on devrait au moins protéger ceux dont l'innocence est reconnue, ceux qui servent à notre nourriture, comme le lièvre et un grand nombre d'oiseaux; ceux qui nous rendent des services moins immédiats, en purgeant la terre et les airs d'immondices et d'insectes, comme les cigognes, les corneilles et une foule de petits oiseaux; ceux enfin qui ne sont qu'agréables, comme le linot, le chardonneret, le rossignol et la fauvette. Faut-il donc que de froids économistes viennent calculer chaque grain de chanvre et chaque brin d'herbe? Un morceau de pain de plus équivaut-il donc

à un sentiment ou à un plaisir de moins? Est-ce avec cette parcimonie que la nature nous dispense ses dons? Elle est libérale pour tous les êtres. Et que l'on fasse attention à la cause des disettes; c'est rarement le manque de denrées; mais souvent l'abus et la mauvaise distribution qui les produit.

En connaissant mieux les mœurs des animaux, on serait peut-être étonné de voir combien il en est qu'on a cru nuisibles, et qui sont cependant de la plus grande utilité. Les heureux préjugés qui, chez plusieurs peuples de l'Europe, ont rendu la cigogne et l'hirondelle sacrées et inviolables, ont, ainsi que beaucoup d'autres, leur source dans la raison et peut-être dans les loix d'un peuple antique plus sage que nous. Ces oiseaux ne vivent que de reptiles et d'insectes, dont la multiplication serait un fléau terrible, comparable aux plaies de l'Égypte. Que l'on compte, s'il est possible, le nombre de mouches et de moucherons que doit détruire une hirondelle durant l'été pour nourrir ses deux ou trois nombreuses couvées. Sans la destruction continue qu'elle en fait, ces moucherons offusqueraient l'air autour des bâtimens environnés de fossés marécageux, et l'on ne pourrait respirer sans les avaler par milliers.

Le moineau, regardé avec raison comme un parasite importun, serait épargné lui-même, si l'on pensait aux services qu'il rend à l'agriculture. Ceci va paraître un paradoxe; mais je prie le lecteur d'observer, que durant tout le printems, époque où le moineau élève sa famille, il ne trouve ni fruits, ni graines dont il puisse se nourrir: il est alors forcé de faire la chasse aux papillons, aux moucherons, aux vers et aux chenilles. Aussi, s'éloigne-t-il des granges pour parcourir

les haies et les jardins. Le ravage que causeraient les légions d'insectes qu'il détruit pendant cette saison, surpasserait sans doute celui qu'il fait lui-même, durant le court espace de tems où les fruits mûrs et les moissons demeurent exposés à sa voracité. Quant aux dégâts qu'il peut occasionner en automne et en hiver, dans les granges et greniers, rien n'est plus facile que de s'en préserver en les fermant.

Un seigneur prussien fit, il y a quelques années, revivre dans ses terres une ancienne loi, qui imposait à ses paysans un tribut annuel d'une certaine quantité de têtes de moineaux et de pieds de corneilles. (a) Comme il agissait par des vues bienfaisantes plutôt que par intérêt, il exigea que ce tribut lui fût livré en nature. Les corneilles et les corbeaux n'osèrent bientôt plus suivre le sillon du laboureur qui s'armait pour les détruire, et la race des moineaux parut exterminée dans quelques hameaux. Les habitans ne tardèrent point à en voir les inconvéniens. Les chenilles de toutes espèces dévorèrent les arbres et les légumes de leurs jardins, durant plusieurs années consécutives. Le pasteur du lieu attribua ce fléau à la destruction des oiseaux, et le seigneur, qui en fut bientôt persuadé lui-même, abolit le tribut, et fit même reporter des moineaux dans un village d'où ils avaient été totalement expulsés.

Un fait plus récent, dont j'ai été en partie témoin, et dont toute l'Allemagne fut alarmée, vient à l'appui de ces observations. En l'an VI, les forêts de la Saxe et du Brandebourg furent attaquées d'une mortalité gé-

(a) Je me suis convaincu que les corneilles et les corbeaux se laissent plutôt mourir de faim, que de toucher à des grains de blé.

nérale, la plupart des arbres, et sur-tout les pins et les sapins, dont les dards amers et aromatiques sont rarement la proie des insectes, mouraient, comme frappés dans leur racine par un mal caché. Ce n'étaient point, comme cela arrive trop souvent, des chenilles qui devoraient les feuilles et la verdure; ces grands végétaux périssaient au milieu du plus beau printems, sans qu'on leur vît aucun signe extérieur de mal. Ce fléau devint si général, que les régences de Prusse et de Saxe envoyèrent des naturalistes et des forestiers experts, pour en chercher et reconnaître la cause. Ils la découvrirent bientôt dans la multiplication extraordinaire d'un *lépidoptère*, qui sous la forme d'un ver, s'introduisait dans l'arbre et se nourrissait de sa substance. On ne pouvait casser aucune branche de pin ou de sapin sans y trouver cet insecte hideux qui la vidait intérieurement jusqu'à l'écorce. (b) Sur le rapport des naturalistes et des forestiers experts, (c) la multi-

(b) En traversant la Haute-Saxe, je descendis de voiture pour contempler les dévastations de cet insecte dans une vaste forêt, et pour causer avec les commissaires. Ils me le montrèrent dans l'intérieur des jeunes branches : il y paraissait alors sous la forme d'un ver, beaucoup plus long et plus gros que ceux nommés vulgairement *vers de boulanger*. Son corps mou et d'un blanc livide et ondulé, était composé d'une douzaine d'anneaux. La tête paraissait d'une substance dure et cornée; elle était composée de deux fortes mâchoires en tenailles, très-propres à ronger le bois. Il avait sous la poitrine des tubercules en forme de crochets, et sous le ventre, des pieds courts et charnus. Les commissaires me dirent qu'il se métamorphosait en une phalène d'une beauté et d'une grandeur extraordinaire.

(c) En Prusse et dans une partie de l'Allemagne, il y a dans les universités un cours particulier pour ceux qui se destinent à la *foresterie*. On est surpris que cette branche importante d'instruction, si négligée parmi nous, soit oubliée dans nos écoles centrales.

plication extraordinaire de ce ver fut attribuée à la disparition totale de quelques espèces de *pics* et de *mésanges*, que, depuis quelques années, les chasseurs ne voyaient plus dans les forêts. L'on sait que les pics sont pourvus d'un long bec et d'une langue plus longue et plus effilée encore, qu'ils introduisent dans les trous et gerçures des arbres, pour en retirer les vers ou les œufs qui y sont déposés. On entend quelquefois ces oiseaux frapper à coups redoublés sur les troncs d'arbres, pour en faire sortir les insectes, qui deviennent leur proie. C'est bien à tort que le vulgaire accuse les pics de faire eux-mêmes les trous où ils se nichent. L'inspection de leur bec, grêle et faible, suffit pour prouver qu'il est incapable d'entamer le bois le plus tendre. Quant aux *mésanges*, on les voit sans cesse suspendues aux extrémités des rameaux, pour découvrir les larves ou les œufs attachés sous le revers des feuilles. Un autre oiseau, le *grimpercau*, est toujours à courir le long du tronc et des branches, pour en enlever la vermine qui se cache dans les fentes et gerçures de l'écorce. Ces animaux bienfaisans mériteraient d'être protégés dans nos bois, au moins en reconnaissance des services qu'ils nous rendent, puisque ce n'est que par intérêt que le fort épargne le faible.

Il serait digne de quelques-uns de nos savans ornithologistes d'observer les oiseaux de nos climats sous les rapports que je viens d'indiquer, et d'offrir à la protection expresse du Gouvernement et des loix, ceux qui seront reconnus utiles et innocens. Le moment où l'on s'occupe d'un Code forestier qui nous manque absolument, serait le plus favorable. L'Ordonnance de 1669, inspirée cependant par des principes et des distinctions absurdes, est encore, à notre honte, ce que nous avons

de mieux. (d) Ne serait-il pas dans le caractère d'un peuple sensible d'envisager les êtres sous d'autres rapports? O *Buffon*! toi qui as su nous rendre les animaux si intéressans, n'inspireras-tu point à nos législateurs des loix dignes de la nature?

Je respecte les religions et les préjugés qui consacraient les productions de la terre et les bienfaits de la nature. Il est plusieurs de ces préjugés qui seraient utiles à nos campagnes. Le bouvier ne se plairait point à abattre ou à mutiler un jeune arbre, s'il croyait qu'une Nymphé l'habite et le protège; on le verrait, au contraire, comme le berger de *Gessner*, relever le jeune chêne que le torrent aurait déraciné. Le soldat et le pâtre grossier ne se feraient point un jeu barbare d'endommager ou de souiller la fontaine où ils se sont désaltérés, s'ils s'imaginaient encore qu'une divinité en garde la source.

Mais, sans m'égarer dans les cultes allégoriques, je crois qu'il est important de protéger par des loix les plantes et les animaux; qu'il est tems d'inspirer aux habitans des campagnes, qui n'ont plus ni morale, ni religion, de la sensibilité et du respect pour la nature et ses productions. Qu'on ne regarde pas cette idée comme futile: elle a une influence directe sur les mœurs. (e) Serait-il un des êtres que Dieu a daigné créer au-dessous de l'attention et des égards de l'homme? *Moïse* et *Licurgue* ne les ont pas méprisés; *Pierre-le-*

(d) Elle défend de détruire les airs ou nids d'oiseaux.

(e) On est indigné de voir avec quelle indifférence brutale un jeune paysan brise la branche qui lui donne du fruit, et met le feu à l'arbre qui l'ombrage. De là ces déprédations secrètes, trop communes dans nos campagnes, où souvent un voisin envieux va arracher la vigne ou détruire les plantations de son ennemi.

Grand, ce législateur quelquefois si féroce, sentait leur influence sur son cœur et sur le caractère de son peuple (f). Il n'eut pas plutôt élevé Pétersbourg au milieu des déserts marécageux de l'Ingrie, qu'il se plut à les embellir et à y transplanter des animaux aimables, pour y attirer des hommes utiles. Il fit planter des forêts de chênes dans les îles de la Néva; on en montre encore quelques-uns dans celle de *Petrowska*, qu'il planta de sa propre main. Un autre se trouve, en ce moment, enclavé dans la ville, du côté de *Catarin-Hoff*, et on l'a entouré d'une balustrade pour le garantir contre les passans. Ce bel arbre, planté par un Empereur, m'a touché davantage que le palais de marbre élevé par *Catherine* à son favori. *Pierre I* fit ensuite apporter des provinces méridionales de son Empire, des colonies innombrables d'oiseaux qui furent lâchés dans ces forêts nouvelles, pour les animer de leur chant et y détruire les insectes qui s'élevaient par légions des marais. Soit que le climat se soit adouci, soit que ces oiseaux se soient accoutumés à revenir dans ces bocages, on est surpris d'entendre aujourd'hui, sous le 60°. degré de latitude septentrionale, le rossignol et la fauvette célébrer le printemps, à l'ombre des chênes qui s'y sont naturalisés.

Je souhaite que ces réflexions que j'ai faites dès long-tems, et que je jette à la hâte sur le papier, servent de stimulant à quelque bon citoyen en état de traiter ce sujet avec plus de méthode que moi. Quoique les sentimens que *Cadet-de-Vaux* vient de manifester sur

(f) Le peuple russe est à l'égard des animaux d'une sensibilité qu'on ne remarque point chez des nations moins pauvres et moins avilies. L'esclave russe se plaît à nourrir un oiseau, et à protéger ces êtres innocens contre la pétulance des bergers.

les supplices, me fassent penser moins avantageusement de son cœur que de ses connaissances rurales, je crois que celui qui a plaidé si éloquemment la cause des forêts, serait bien digne de défendre celle de leurs aimables habitans. La race de plusieurs va s'éteindre en France, si l'on ne met promptement des bornes à la fureur destructive des chasseurs; et il est digne d'un Gouvernement réparateur, de placer enfin sous la protection spéciale des loix et de la morale publique, cette partie intéressante et sensible de la création.

Sur M. DE TRAPPÉ, Liégeois.

QUELQUEFOIS d'un poète et souvent d'un penseur
Les œuvres de *Trappé* font entrevoir l'empreinte,
Et leur diversité fait penser au liseur
Qu'il erre avec plaisir dans quelque labyrinthe.

C'est avec le double plaisir que je ressens toujours à louer ceux qui sont tout-à-la-fois mes compatriotes et mes confrères en littérature, quand je le puis faire sans choquer la vérité et le bon goût, que j'applaudis à ses raisonnemens sur le *duel*, sur la *liberté de la presse*, sur la *religion naturelle*, ainsi qu'à plusieurs de ses pensées, qui portent le double cachet de l'esprit et du bon sens : je n'hésite point à dire que j'aimerais mieux avoir fait la demi-page dans laquelle il expose ses doutes sur l'*inoculation* et la *vaccine*, que toutes les brochures qui ont paru en leur faveur, et que

j'ai admiré plusieurs de ses vers, entre autres celui-ci qui est heureux.

L'homme naît pour mourir, l'homme meurt pour renaître.

Et ce distique, qui renferme une vérité profonde et philosophique :

Dans le ciel des beaux jours se prépare l'orage :
La paix montre la guerre à l'œil perçant du sage.

Mais ce n'est pas sans éprouver un sentiment bien pénible que, pour l'intérêt de la vérité et du bon goût et de l'auteur lui-même, je me crois obligé d'ajouter qu'on trouve dans ses *Oeuvres diverses* quelques opinions trop peu méditées, qu'on désirerait plus de correction, de netteté et d'aisance dans son style, que le mot *moyenné*, par exemple, qu'on rencontre dans la page 21, pour signifier un homme riche ou un homme dans l'aisance, est un vrai *leodicisme*, qui ne s'est jamais dit et ne saurait être compris qu'à Liège, etc. et qu'il y a peu de planches dans son jardin sur lesquelles un promeneur clairvoyant n'appelle aussitôt la serpe et le sarcloir. *Vingt fois*, dois-je lui dire avec *Boileau*, *vingt fois*, me dis-je toujours à moi-même après le travail de la composition :

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
Polissez-le sans cesse et le repolissez
Corrigez quelquefois et souvent effacez.

Il m'est d'autant plus dur d'avoir dû mettre

une restriction aux éloges que j'ai donnés à M. de *Trappé*, qu'il a eu la bonté de me louer lui-même sans réserve, en terminant sa trop courte *Notice littéraire sur quelques écrivains liégeois*, qu'il vient de publier sous le nom de *Herman*, qui est peut-être son *prénom*, et dans laquelle on reconnaît un véritable ami des lettres et de ses concitoyens qui les cultivent.

Sur l'immortel GRÉTRY.

GRÉTRY sait arranger les mots comme les sons ;
Composer un discours comme une symphonie ,
Et par l'heureux emploi de ces précieux dons
Honoré doublement son illustre Patrie.

Par la musique de ses opéra, *Grétry* est sans contredit celui de tous les Liégeois qui ait jamais fait le plus d'honneur à son pays, et par ses ouvrages de littérature, il est encore, après l'abbé *Paquot*, M. de *Villenfagne* et M. de *Limbourg*, celui de tous les Liégeois de notre tems qui a déposé les offrandes littéraires les plus précieuses sur l'autel de la patrie.

Sur le même.

De cet autre *Arion*, de ce nouvel *Orphée*,
Liège fut le berceau,
Naples fut le lycée,
Paris est le théâtre et sera son tombeau.

Sur MARTINET, dessinateur et graveur.

POUR moins de cent écus voulez-vous acheter
La plus précieuse volière
Que vous pourrez nourrir sans plus rien dépenser ?
De ses charmans oiseaux veuillez vous procurer
La collection toute entière.

Sur le même.

A travers ses oiseaux et leur enluminure
Tout le monde peut voir un habile graveur :
Pour moi je vois de plus un grand escamoteur
Qui sut adroitement voler à la nature
Son brillant coloris, son burin créateur,
Avec ses fins pinceaux pour peindre en miniature.

Sur REDOUTÉ, dessinateur et graveur.

ÊTES-VOUS possesseur des précieux cahiers
Où de ce grand artiste on admire les plantes
Que les yeux les plus fins voudraient croire vivantes ?
Soyez certain d'avoir le plus beau des herbiers.

A mon Compatriote ROBERT.

TA patrie, ô *Robert*, te rappelle à grands cris
Pour goûter les doux fruits de ton heureux génie :
Fais sans aucun délai tes adieux à Paris,
Et viens nous faire voir la *phantasmagorie*.

Notre cher concitoyen *Robert* paraît avoir

changé son nom en celui de *Robertson*, sous lequel je le vois toujours cité dans les gazettes depuis quelque tems. Je présume qu'il a pris ce parti pour ne pas être confondu avec plusieurs autres physiciens de Paris, qui portent le nom de *Robert*.

Sur KINTS, Imprimeur liégeois.

KINTS n'a point égalé le célèbre *Plantin*,
Mais il a mérité que Liège se souvienne
Que ce nouvel *Etienne*
Est sorti de son sein.

L'Histoire de Liège, par *Foulon*, en 3 vol. in-fol., *les Délices du Pays de Liège*, par *Saumery*, en 5 vol. in-fol., *les Oeuvres du savant jurisconsulte Mean*, en 4 vol. in-fol., *les Edits de nos Princes*, recueillis par *Louvrex*, en 4 vol. in-fol. et tant d'autres grandes entreprises typographiques qui ne laissent rien à désirer quant au papier, quant aux caractères et quant à l'exécution, sont, ce me semble, des titres plus que suffisans pour lui mériter une place dans le Catalogue des célèbres Typographes, et pour justifier le grain d'encens que je viens de faire fumer sur ses cendres trop oubliées.

Sur MONTGOLFIER.

L'IMMORTEL *Montgolfier* par son invention
Ouvrant une nouvelle et brillante carrière,
Ne mérite-t-il pas que son fameux *ballon*
En tous tems, en tous lieux, s'appelle *Montgolfière*.

Il mérite d'autant plus cet honneur, que peu d'hommes célèbres ont poussé aussi loin que lui l'inprétention et la modestie. D'ailleurs, le mot *aërostat*, qui signifie *chose qui s'arrête dans l'air*, peut-il convenir à une machine que le moindre courant d'air, que le plus faible vent entraîne, et ne conviendrait-on pas qu'outre le nom de l'inventeur, le mot *aëronef* ou *aëronave*, formé d'*aër* et de *navis*, et signifiant *navire* ou *bateau* ou *barque propre à voguer dans l'air*, lui conviendrait infiniment mieux? Peut-être cette remarque grammaticale n'est-elle pas indigne de passer sous les yeux de la Commission nommée par l'INSTITUT NATIONAL pour refaire le Dictionnaire de l'ACADÉMIE FRANÇAISE, et si quelqu'un de mes lecteurs est en correspondance avec l'un des membres de cette Commission, je le supplie humblement de la lui faire parvenir et de la soumettre à son jugement.

Sur

Sur FREDERIC II, Roi de Prusse.

EN qualité d'auteur , ses travaux , ses efforts ,
N'ont su lui procurer la plus petite gloire :
Comme habile guerrier il vivra dans l'Histoire ,
Mais sa prose et ses vers depuis long-tems sont morts.

L'incorruptible tribunal de la postérité, qui se prépare à le juger, ne manquera pas sans doute de lui ôter le titre de *grand*, que la flatterie et une admiration irréfléchie lui ont donné, et de le faire passer à reculons de la première ligne dans la seconde. On sait aujourd'hui que ce Monarque, qui n'était à la vérité pas sot, et qui, comme l'a dit un bon Observateur, *caressait d'un œil tandis qu'il menaçait de l'autre*, a dû en grande partie ses succès militaires aux fautes de ses ennemis et aux circonstances, et que s'il avait eu à lutter contre un *MOREAU* ou un *BONAPARTE*, il n'aurait pas toujours été vainqueur du premier, et aurait été détrôné en moins d'une campagne par le second. Plus de gens savent encore que *Voltaire* était la blanchisseuse de sa prose et de ses vers; mais malgré les soins de cette excellente ouvrière, on y trouve encore tant de taches de bleu de Berlin, que le linge de ses livres, au-lieu de se vendre à l'aune, ne se vend qu'à la livre. Il est triste

pour la Nation allemande de n'avoir produit que *Gessner* qui soit une exception à la célèbre vérité du Père *Bouhours*, selon laquelle un Allemand ne saurait exceller dans la belle littérature, et devenir un bel esprit.

Sur le ROI d'Etrurie.

Aux fortunés Toscans il donne l'espérance
De voir bientôt du ciel descendre l'âge d'or
Qui ne laissa jamais puiser dans son trésor
Que ceux qui font des mœurs revivre l'innocence.

Sur M. ZÆPFFEL, EVÊQUE, de Liège.

RAPPROCHER les esprits et réunir les cœurs
Fut l'insigne bienfait de sa seule présence,
Et depuis ce beau jour, ses vertus, sa prudence
Font refleurir le culte et corrigent les mœurs.

*Sur DESMOUSSEAUX, PRÉFET
du Département de l'Ourte.*

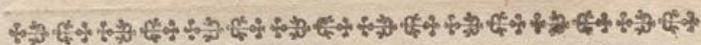
Avec tant de douceur il sait nous gouverner,
Qu'en lui l'on voit bien moins un PRÉFET respectable,
Qu'un PÈRE vigilant, actif, infatigable,
Que le PREMIER CONSUL a daigné nous donner.

Sur LEBRUN, troisième CONSUL.

PAR ses traductions et du Tasse et d'Homère
Dans la France lettrée il acquit de l'éclat;
Mais il est vénéré sur l'onde et sur la terre
Depuis que brille en lui l'auguste CONSULAT.

Sur CAMBACERES, deuxième CONSUL.

Ce grand jurisconsulte et grand homme d'État
Est digne de la confiance .
Qu'a daigné mettre en lui la France
En l'élevant d'abord au brillant CONSULAT.



SUR BONAPARTE,

PREMIER CONSUL.

QUE pourrais-je exprimer qu'un souhait trois fois juste
En énonçant le vœu que ce fameux Guerrier,
Qui préfère toujours l'olivier au laurier,
Aux jours du grand CÉSAR ajoute ceux d'AUGUSTE.

De tout ce que l'on a dit et de tout ce que
l'on dira, soit en vers, soit en prose, pour
louer cet Homme extraordinaire, rien n'a cer-
tainement valu, et il me semble que rien ne
pourra jamais valoir l'Anagramme prophétique
qu'un anonyme a découverte dans les mots
RÉVOLUTION FRANÇAISE. En supprimant les
quatre lettres formant le mot VETO, que les
Français ont banni de leur Constitution et de
leur Langue, et en réunissant ce qui reste de
lettres, il a heureusement trouvé cette phrase :
UN CORSE LA FINIRA. Je n'ai pas besoin de
dire que cette prédiction a été doublement ac-
complie par la salutaire création du CONSULAT
qui a mis fin à l'anarchie, et par la Paix con-
tinentale et maritime qui en a été le fruit.



T A B L E

Des Articles contenus dans ce Volume.

<i>A</i> L'IMMORTEL DELILLE.		<i>Pour le Portrait de ma-</i>	
	pag. 3	<i>dame la Sablonne.</i>	28
PRÉFACIONCULE.	5	<i>A madame Malherbe, cé-</i>	
<i>La neuvième Élégie du troi-</i>		<i>lèbre actrice.</i>	ibid.
<i>sième livre des poésies</i>		<i>A la même.</i>	ibid.
<i>de Sidronius Hosschius,</i>		<i>A M. Malherbe.</i>	ibid.
<i>adressée à M. C. Sar-</i>		<i>A mademoiselle C** , le</i>	
<i>bieuski, jésuite, poète</i>		<i>jour de sa fête.</i>	30
<i>Lyrique.</i>	11	<i>Énigme.</i>	ibid.
<i>Sur Notre Dame de Mont-</i>		<i>Autre.</i>	ibid.
<i>aigu.</i>	17	<i>Épigramme sur l'anarchie</i>	
<i>Quatrain que le célèbre</i>		<i>qui régnaît en France</i>	
<i>Regnard grava sur un ro-</i>		<i>avant le gouvernement</i>	
<i>cher de la côte septentrio-</i>		<i>consulaire.</i>	31
<i>nale de la Laponie.</i>	18	<i>Autre Épigramme.</i>	32
<i>Épitaphe de Virgile faite</i>		<i>Sur le Célibat.</i>	ibid.
<i>par lui-même.</i>	ibid.	<i>Épitaphe de Robespierre.</i>	ibid.
<i>Sur deux Jumeaux, frère</i>		<i>Épitaphe de Joseph Le-</i>	
<i>et sœur qui étaient bor-</i>		<i>bon.</i>	ibid.
<i>gues.</i>	21	<i>Sur les Hôpitaux fran-</i>	
<i>Sur le Portrait de la Com-</i>		<i>çais.</i>	33
<i>tesse de la Suze, peint</i>		<i>Épitaphe du petit chien de</i>	
<i>par le célèbre Largil-</i>		<i>ma sœur, qui a été en-</i>	
<i>lière.</i>	ibid.	<i>terré dans son jardin.</i>	35
<i>Épître à madame de la Sa-</i>		<i>Sur Voiture.</i>	44
<i>blonne.</i>	22	<i>Épitaphe de Scarron.</i>	ibid.
<i>Épître à M. Gaucher, Gra-</i>		<i>Autre.</i>	ibid.
<i>veur, des Académies de</i>		<i>Sur ***.</i>	45
<i>Londres, Rouen, Caen,</i>		<i>Sur Bouhours, jésuite.</i>	ibid.
<i>etc.</i>	24	<i>Sur Huet, évêque d'Avran-</i>	
<i>Lettre de M. Gaucher, à</i>		<i>che.</i>	ibid.
<i>l'Auteur de cette bro-</i>		<i>Sur Rollin.</i>	47
<i>chure.</i>	26		

<i>Sur Jean-Baptiste Rous-</i>		<i>Sur La Beaumelle.</i>	57
<i>seau.</i>	47	<i>Sur Helvétius.</i>	ibid.
<i>Sur Massillon, évêque de</i>		<i>Sur M. de Beaumont, ar-</i>	
<i>Clermont.</i>	48	<i>chevêque de Paris.</i>	58
<i>Sur Destouches.</i>	49	<i>Sur Mr. de la Conda-</i>	
<i>Sur Mde. de la Rivière.</i>	ibid.	<i>mine.</i>	ibid.
<i>Sur la marquise de Lam-</i>		<i>Sur l'abbé Batteux.</i>	ibid.
<i>bert.</i>	50	<i>Sur Colardeau.</i>	ibid.
<i>Sur le père Bougeant, jé-</i>		<i>Sur Dorat.</i>	59
<i>suite.</i>	ibid.	<i>Sur le même.</i>	ibid.
<i>Sur mademoiselle de Lau-</i>		<i>Sur le même.</i>	ibid.
<i>nay, depuis madame de</i>		<i>Sur l'abbé d'Olivet.</i>	ibid.
<i>Stal.</i>	ibid.	<i>Sur Duhamel - du - Mon-</i>	
<i>Sur Fontenelle.</i>	ibid.	<i>ceau.</i>	60
<i>Sur Lamotte.</i>	51	<i>Sur Malfilâtre.</i>	ibid.
<i>Sur le père André, jé-</i>		<i>Sur Thomas.</i>	ibid.
<i>suite.</i>	ibid.	<i>Sur Reaumur.</i>	63
<i>Sur madame de Tencin.</i>	ibid.	<i>Sur Bonnet.</i>	64
<i>Sur l'abbé Girard.</i>	ibid.	<i>Sur Crébillon, fils du cé-</i>	
<i>Sur le même.</i>	52	<i>lèbre poète tragique.</i>	ibid.
<i>Sur l'abbé Desfontaines.</i>	53	<i>Sur Condillac.</i>	ibid.
<i>Sur le chancelier d'Agues-</i>		<i>Sur Mably.</i>	ibid.
<i>seau.</i>	ibid.	<i>Sur le Portrait de l'abbé</i>	
<i>Sur Cochin.</i>	ibid.	<i>Raynal.</i>	65
<i>Sur Montesquieu.</i>	54	<i>Sur le marquis de Pezay.</i>	ib.
<i>Sur La Chaussée.</i>	ibid.	<i>Sur Imbert.</i>	ibid.
<i>Sur l'abbé de Voisenon.</i>	ibid.	<i>Sur l'abbé Boismont.</i>	ibid.
<i>Sur Dumarsais.</i>	ibid.	<i>Sur Beauzée.</i>	66
<i>Sur Crébillon, poète tra-</i>		<i>Sur Court-de-Gobelin.</i>	ibid.
<i>gique.</i>	ibid.	<i>Sur Gilbert.</i>	ibid.
<i>Sur Piron.</i>	55	<i>Sur Jean-Jacques Rous-</i>	
<i>Sur Maupertuis.</i>	ibid.	<i>seau.</i>	ibid.
<i>Sur Marivaux.</i>	ibid.	<i>Sur d'Alembert.</i>	67
<i>Sur Duclos.</i>	ibid.	<i>Sur le comte de Buffon.</i>	ibid.
<i>Sur le père Neuville.</i>	ibid.	<i>Observations lues dans la</i>	
<i>Sur Dubelloi.</i>	56	<i>première Assemblée du</i>	
<i>Sur Saint-Foix.</i>	ibid.	<i>Conseil d'Agriculture,</i>	
<i>Sur l'abbé Pluche.</i>	ibid.	<i>Commerce et Arts.</i>	69
<i>Sur Diderot.</i>	ibid.	<i>Sur Gueneau de Montbe-</i>	
<i>Sur Gresset.</i>	57	<i>liard.</i>	72

<i>Sur le comte de Tressan.</i>	75	<i>Sur Lemière.</i>	90
<i>Sur le marquis de Pompi- gnan.</i>	ibid.	<i>Sur Saussure.</i>	91
<i>Sur Voltaire.</i>	76	<i>Sur madame du Bocage.</i>	ibid.
<i>Sur M. Le Beau.</i>	ibid.	<i>Sur Daubenton.</i>	ibid.
<i>Sur Gessner.</i>	ibid.	<i>Sur Beaumarchais.</i>	92
<i>Sur Berquin et Leonard.</i>	ibid.	<i>Sur le comte de Riva- rol.</i>	ibid.
<i>Sur Rigolei de Juvigny.</i>	77	<i>Sur l'abbé de Feller.</i>	ibid.
<i>Sur le Portrait de Flo- rian.</i>	ibid.	<i>Sur le même.</i>	ibid.
<i>Sur l'abbé de Reyrae.</i>	ibid.	<i>Sur l'abbé Barruel.</i>	95
<i>Sur l'abbé Nonotte.</i>	79	<i>Sur Saint-Lambert.</i>	ibid.
<i>Sur l'Auteur de l'Évangile médité.</i>	ibid.	<i>Sur d'Arnaud.</i>	ibid.
<i>Sur Watelet.</i>	ibid.	<i>Sur Bitaubé.</i>	ibid.
<i>Sur Champfort.</i>	80	<i>Sur Mercier.</i>	96
<i>Sur Chabanon.</i>	ibid.	<i>Sur Lebrun, poète lyri- que.</i>	ibid.
<i>Sur le Duc de Niver- nais.</i>	ibid.	<i>Sur l'abbé Roubaud.</i>	ibid.
<i>Sur l'abbé Barthelemi.</i>	81	<i>Sur Palissot.</i>	ibid.
<i>Sur l'abbé Bergier.</i>	ibid.	<i>Sur Virgilius-Delille.</i>	97
<i>Sur le cardinal de Ber- nis.</i>	ibid.	<i>Sur le même.</i>	ibid.
<i>Sur Rochefort.</i>	82	<i>Sur le même.</i>	ibid.
<i>Sur Bailli.</i>	ibid.	<i>Sur le même.</i>	ibid.
<i>Sur Lavoisier, fameux chy- miste.</i>	83	<i>Sur La Harpe.</i>	98
<i>Sur Rabaut de Saint-Étien- ne.</i>	ibid.	<i>Sur M. de Choiseul-Gouf- fier.</i>	ibid.
<i>Sur Linguet.</i>	84	<i>Sur Ducis.</i>	ibid.
<i>Sur l'abbé Guerin-du-Ro- cher.</i>	ibid.	<i>Sur madame de Genlis.</i>	99
<i>Sur le marquis de Condor- cet.</i>	85	<i>Sur l'abbé Mauri.</i>	ibid.
<i>Sur Roucher.</i>	ibid.	<i>Sur Garat.</i>	ibid.
<i>Sur Mirabeau.</i>	87	<i>Sur l'abbé Sabbatier-de- Castres.</i>	100
<i>Sur Marmontel.</i>	88	<i>Sur l'abbé L'homond.</i>	ibid.
<i>Sur Rosset.</i>	89	<i>Sur le même.</i>	ibid.
<i>Sur l'abbé de la Chapelle.</i>	90	<i>Sur M. de St.-Ange.</i>	ibid.
		<i>Sur Lacepède.</i>	101
		<i>Sur Fontanes.</i>	ibid.
		<i>Sur le chevalier de Cu- bière.</i>	ibid.
		<i>Sur Gin.</i>	ibid.
		<i>Sur l'abbé Aubert.</i>	ibid.
		<i>Sur M. Morel, architecte</i>	

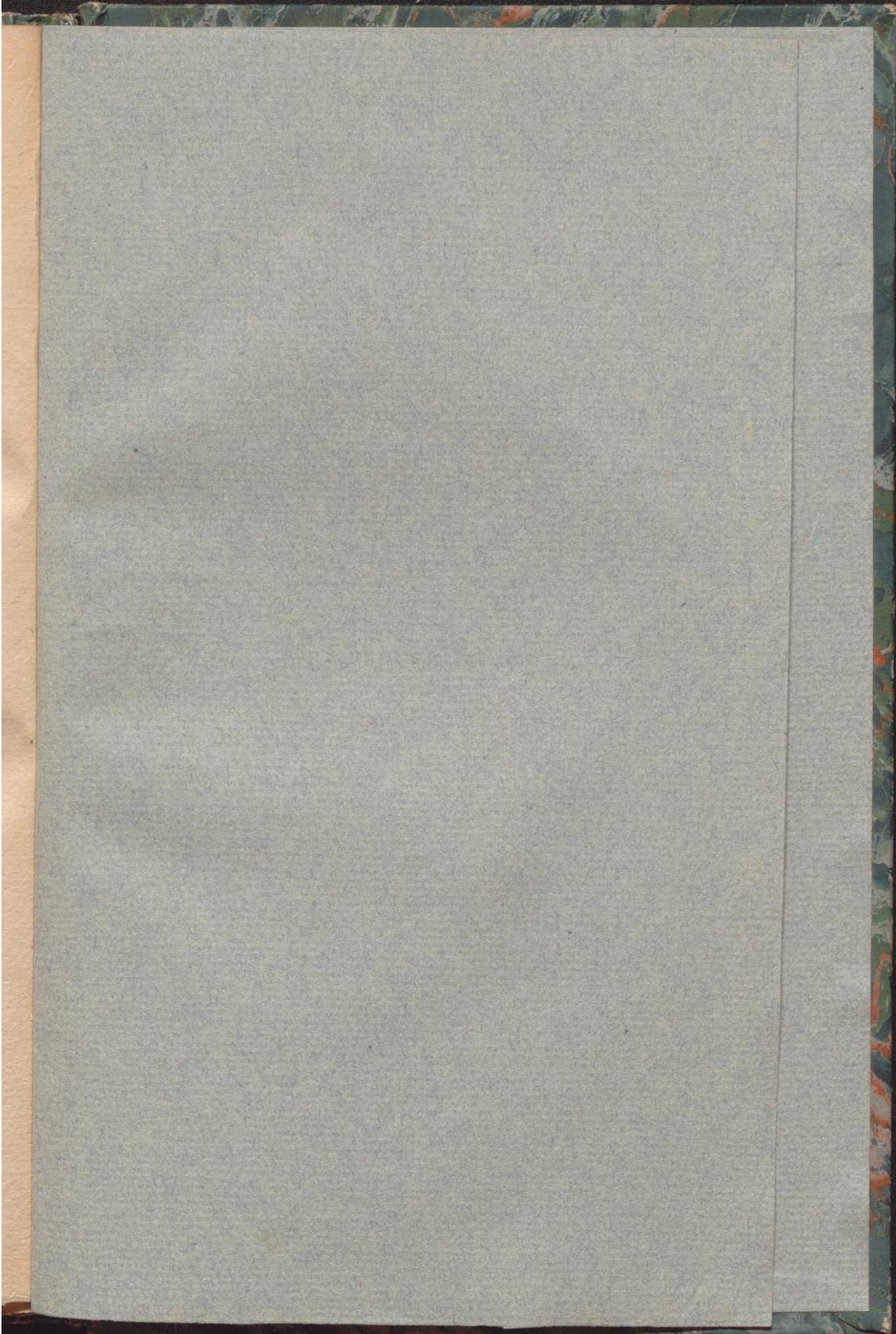
<i>des jardins et intendant</i>	<i>Sur Lalande.</i>	113
<i>de ceux du premier Con-</i>	<i>Sur Ramond.</i>	114
<i>sul.</i> 102	<i>Sur Masson.</i>	ibid.
<i>Sur Valmont-de-Bomarc.</i>	<i>Sur le même.</i>	115
ibid.	<i>Sur M. de Trappé, lié-</i>	
<i>Sur l'abbé Bidou, prêtre</i>	<i>geois.</i>	123
<i>missionnaire, natif de la</i>	<i>Sur l'immortel Grétry.</i>	125
<i>Rochelle.</i> 103	<i>Sur le même.</i>	ibid.
<i>Sur l'abbé Beauregard.</i> ibid.	<i>Sur Martinet, dessinateur</i>	
<i>Sur le citoyen Cadet-de-</i>	<i>et graveur.</i>	126
<i>Vaux.</i> 105	<i>Sur le même.</i>	ibid.
<i>Sur Perilhe.</i> 108	<i>Sur Redouté, dessinateur</i>	
<i>Sur Bernardin de Saint-</i>	<i>et graveur.</i>	ibid.
<i>Pierre.</i> ibid.	<i>A mon compatriote Robert.</i>	ibid.
<i>Sur Rochon de Chaban-</i>		
<i>nes.</i> ibid.	<i>Sur Kints, imprimeur lié-</i>	
<i>Sur madame la duchesse de</i>	<i>geois.</i>	127
<i>Devonshire.</i> 109	<i>Sur Montgolfier.</i>	128
<i>Sur Cailhava.</i> ibid.	<i>Sur Frédéric II, Roi de</i>	
<i>Sur le chevalier de Bou-</i>	<i>Prusse.</i>	129
<i>ffers.</i> 110	<i>Sur le Roi d'Etrurie.</i>	130
<i>Sur Parni.</i> ibid.	<i>Sur M. Zæffel, Évêque</i>	
<i>Sur madame de Stal Hols-</i>	<i>de Liège.</i>	ibid.
<i>tein.</i> ibid.	<i>Sur Desmousseaux, Préfet</i>	
<i>Sur Chenier.</i> 112	<i>du département de l'Our-</i>	
<i>Sur Châteaubriant.</i> ibid.	<i>te.</i>	131
<i>Sur Lantier, auteur des</i>	<i>Sur Lebrun, troisième Con-</i>	
<i>Voyages d'Antenor.</i> ibid.	<i>sul.</i>	ibid.
<i>Sur Colin - d'Harleville.</i>	<i>Sur Cambacérés, deuxième</i>	
	<i>Consul.</i>	ibid.
<i>Sur Demoustier.</i> 113	<i>Sur Bonaparte, premier</i>	
<i>Sur Gaillard.</i> ibid.	<i>Consul.</i>	132

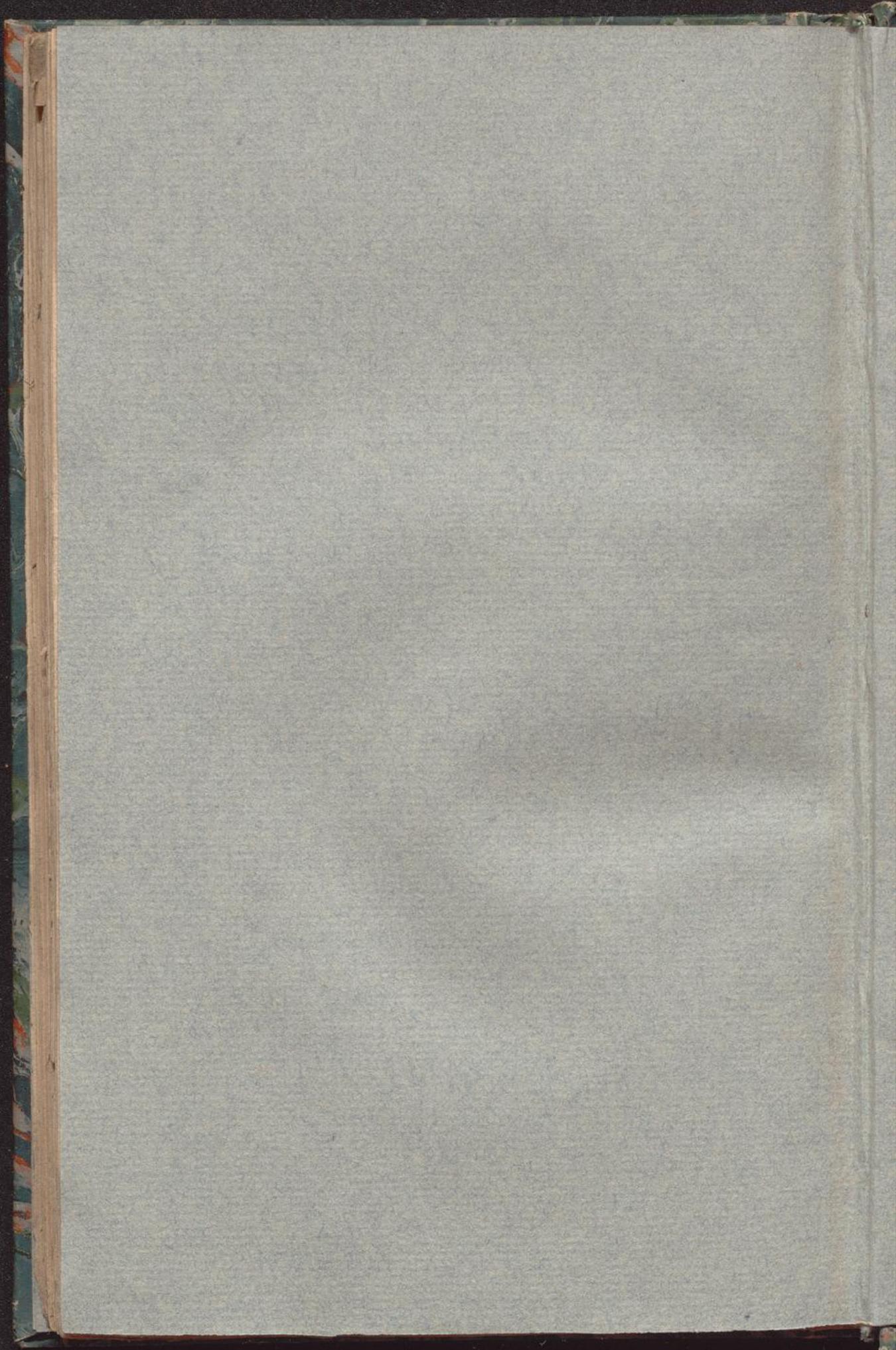
Fin de la Table des Articles.

Explication des deux ÉNIGMES qui se trouvent à la page 30.

Le mot de la première est *Porcelaine*, que l'on a d'abord faite avec une terre des environs de *Pouzzole*, laquelle terre est appelée par les Italiens *Pozzolana*, d'où les Français ont fait le mot *Porcelaine*.

Le mot de la seconde est un mauvais déclamateur qui souvent montre le pavé en parlant du ciel, et qui nie avec le bras ce qu'il affirme avec la bouche.





25

GHP : 06FBFM1451

<17+>04169C29CS454551



P
06

D. MALHERBE
—
LES
INFINIMENT
PETITS

FBFM
1451